

PRINCE OMAR TOUSSOUN

---

# ÉTUDE

SUR LE

**Wadi Natroun, ses Moines et ses Couvents**



ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

---

1931



PRINCE OMAR TOUSSOUN

---

# ÉTUDE

SUR LE

**Wadi Natroun, ses Moines et ses Couvents**



ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

—  
1931

## NOTE

---

La présente étude est divisée en trois parties, comme suit :

La Première concerne le Wadi Natroun et ses produits ;

La Deuxième se rapporte aux Moines, et,

La Troisième est exclusive aux Couvents.

Les gravures qui accompagnent la présente étude sont reproduites d'après les excellentes photographies qui ont été faites par le Docteur Puy-Haubert, au cours des deux excursions que j'ai faites avec lui, aux Couvents, en compagnie du Professeur Breccia, aux printemps des années 1930 et 1931.

---

# ETUDE

SUR

## LE WADI NATROUN, SES MOINES ET SES COUVENTS

---

### PREMIÈRE PARTIE

---

## LE WADI NATROUN

---

### Description Géographique.

Le Wadi Natroun est une longue vallée qui forme une dépression dans le Désert Libyque. Sa direction est du Nord-Ouest au Sud-Est. Sa longueur totale est de 60 kilomètres, et celle des lacs qui s'y trouvent est de 30 kilomètres. Sa largeur moyenne est de 10 kilomètres, et son niveau le plus bas, qui est celui des lacs, est de 22 mètres au-dessous du niveau de la mer. Sa distance, de son extrémité Sud-Est au Caire, est de 80 kilomètres, et de son extrémité Nord-Ouest à Alexandrie, de 85 kilomètres. Les eaux des lacs sont salées ; elles doivent être en communication avec les eaux du Nil, car, au moment de la crue, elles augmentent légèrement, et diminuent dans celui de l'étiage ; quelques-uns même sèchent complètement pendant la période estivale. Quant à leur profondeur, elle ne dépasse pas 2 mètres.

### Historique

Le Désert Libyque, dans lequel se trouve le Wadi Natroun, formait autrefois une partie de la Libye, qui était dans les anciens temps, un pays politique à part. Ses habitants, les Libyens, avaient continuellement des querelles avec les Egyptiens, et venaient se battre avec eux sur le sol même de l'Égypte, dont l'autorité de

ses Souverains ne dépassait pas les limites des terres cultivées du pays ; les villes de la Basse-Égypte étaient souvent envahies et pillées par les Libyens, qui occupèrent même, à un moment donné, la partie occidentale de la Province actuelle de la Béhéra.

Cependant, à la longue, les Egyptiens finirent par l'emporter, et ils réunirent à leur pays, la partie du désert Libyque qui fait actuellement partie de l'Égypte. Quand donc est-ce que le Wadi Natroun fut occupé par eux ? Il est difficile de le dire, car l'Histoire ne nous l'apprend pas ; en tous cas, ce ne fut qu'après le douzième siècle av. J.-C., car, nous savons que Ramsès III, premier Pharaon de la Vingtième Dynastie, 1170 ans av. J.-C., repoussait une invasion de Libyens sur le sol de la Basse-Égypte, en leur infligeant une grande défaite ; ce qui marque le dernier des combats, que nous mentionne l'Histoire, entre les deux peuples.

Sous la domination pharaonique, le Wadi Natroun devait former un district à part, mais nous ignorons absolument son histoire sous cette domination. Sous la Ptolémaïque, les inscriptions de cette dynastie, du Temple d'Edfou, nous apprennent qu'il portait le nom de « Sekhet Hemam » (Champ Salé), et sous la Romaine, Strabon (Liv. XVII, ch. I, para. 23), qui visita l'Égypte au premier siècle de l'Ere Chrétienne, nous dit qu'il s'appelait le « Nome Nitriote », avec une double nitrière qui donnait une très grande quantité de nitre. Sarapis, dieu Egyptien des *époques* ptolémaïque et romaine, était l'objet d'un culte particulier dans ce Nome, qui était en même temps le seul lieu de l'Égypte où la brebis figurait comme victime dans les sacrifices.

Il est incontestable que ce Nome, ainsi que son nom l'indique, occupait l'emplacement du Wadi Natroun actuel. Il devait aussi, à mon avis, englober une partie de ce fameux désert de Scété, qui devint si célèbre dans la géographie égyptienne, à partir du 4<sup>e</sup> siècle de l'Ere Chrétienne, grâce aux récits des vies des moines qui s'y étaient fixés sous la conduite de Saint Makaire et de ses successeurs. Mais avant d'arriver à cette époque, il y a autre chose à dire.

Champollion (*L'Égypte sous les Pharaons*, T. II, p. 295) nous dit que le géographe Ptolémée (2<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) place au midi du Lac Maréotis, une contrée de la Libye Egyptienne, qu'il nom-

me Scythiaca-Regio, et il est d'avis que cette contrée ne répondait pas, dans toute son étendue, au Désert de Shihat des Coptes et des Arabes, mais qu'elle devait s'appliquer particulièrement à la grande vallée où se trouvaient les lacs de Natroun. Cette interprétation est, à mon avis, exacte, car Champollion, plus loin (p. 298), nous dit que Ptolémée place dans cette même contrée, une petite ville qu'il désigne sous le nom de Scyathis. Il est évident que cette petite ville ne pouvait se trouver que dans une région qui pouvait être habitée, et dont la première condition était l'existence de l'eau. Or, dans toute cette région, cette substance ne se trouve que dans la vallée du Natroun seulement et fait totalement défaut dans tous ses alentours. C'est pour cette raison que je suis d'avis qu'elle devait s'y trouver.

Champollion (p. 300) nous mentionne aussi, d'après Saint Jérôme (4<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), l'existence d'une ville dans cette région qui s'appelait Nitrie. Il nous ajoute qu'il est certain qu'on la nomma en langue égyptienne, Phapihosem, la ville du Natroun dont Nitria n'était qu'une traduction. Il était probable qu'on y déposait d'abord le natroun qu'on retirait des lacs, pour le transporter ensuite à Térénoutis (Tarrana), comme de nos jours, d'où il était expédié dans le reste de l'Égypte. Il ne faut pas faire beaucoup de recherches pour tâcher de savoir où était placée cette ville, car, ainsi que son nom l'indique, elle était sûrement située dans la vallée.

En dehors de ces deux localités, il y en avait une troisième qui s'appelait Piamoun. Amélineau (*La Géographie de l'Égypte à l'Époque Copte*, v. Piamoun) nous dit que le nom de ce village a été conservé par le manuscrit du Vatican qui contient le récit de la translation des corps des 49 vieillards qui avaient été massacrés par les Berbères à Scété. Les corps de ces saints étaient placés, paraît-il, dans une caverne près de Piamoun, où il y avait une grande tour, dans laquelle se trouvait un poste de soldats, qui étaient chargés de surveiller ceux qui venaient chercher le natroun, et de les protéger contre les Berbères. Amélineau ajoute qu'il était bien certain, d'après les textes cités, que Piamoun était situé dans le désert, non loin du Couvent de Saint Makaire. Ceci est évident, car, lors de la translation des 49 corps, cette opération

a dû se produire au couvent le plus proche de la caverne où ils se trouvaient, et qui était ce dernier.

Ces trois localités doivent être les ruines de celles que nous signale l'auteur arabe, Abou Obeid El Bakri, et que je mentionne plus loin. De nos jours, il n'y a aucun indice apparent qui puisse nous mettre sur la piste de leur emplacement.

Maintenant, quant à Scété, Amélineau (v. Schiît) nous dit que ce nom apparaît, pour la première fois dans la Vie de Saint Makaire le Grand. Quant à sa situation par rapport à Nitrie, nous pouvons la fixer de la façon suivante : dans les récits des vies des saints qui ont bâti des couvents, dont l'emplacement nous est connu actuellement, soit par leur présence, soit par leurs ruines, il est toujours mentionné qu'ils ont vécu à Scété, et que les couvents qui portent leurs noms ont été construits sur les lieux qu'ils habitaient. Par conséquent, je suis d'avis que tous les couvents actuels et les ruines de ceux que nous voyons aujourd'hui, se trouvent sur le territoire de Scété, et que la Nitrie devait se confiner à la partie de la vallée occupée par les lacs et les champs de natroun.

Les Coptes et les Arabes appliquèrent au Wadi Natroun actuel, les noms suivants : Birriyat El Askit, Birriyat Shihat, voulant dire Balance des Cœurs. Wadi El Rohban, Wadi El Moulouk et Wadi Houbayb, mais en réalité, les deux premiers noms concernent le Désert de Scété seul, et les trois derniers, la Nitrie, où habitait aussi une colonie de moines, et qui fut graduellement abandonnée par eux pour se concentrer dans les couvents actuels. Cette opération ayant été indubitablement la cause de la confusion entre les deux régions, et de l'attribution de tous ces noms à la vallée qui les englobait.

### **Produits.**

Les produits formant les revenus du Wadi El Natroun, sont :

1. — Le nitre ;
2. — Le sel ;
3. — Les roseaux, employés pour faire des nattes.

De ces produits, le plus important de tous, c'est le nitre, mais nous ignorons de quelle façon il fut exploité, autrefois. Dans les

anciens temps, il y existait aussi des verreries dont il n'y a aucune trace, à l'heure actuelle.

Makrizi (T. I, p. 186, Edit. Boulac), au sujet de ces produits, nous dit ce qui suit :

« Ce terrain réunit plusieurs productions précieuses, telles que le natroun qui rapporte des sommes considérables, le sel « andemni », et le sel sultani » (c'est-à-dire le natroun rouge). Celui-ci se trouve sous la forme de tables qui ressemblent à du marbre. On voit dans ce désert une ancienne verrerie. Parmi ses autres productions, on compte le papyrus, qui sert à faire des nattes, le zinc et la pierre d'aigle, qui est une boule d'argile jaune, enfermée dans une pierre noire. Pulvérisée et infusée dans l'eau, elle apaise les maux d'estomac. On voit dans cette vallée une source, appelée « fontaine du corbeau », qui forme une espèce d'étang de 15 coudées de long sur 5 de large. Cette source, dont l'eau est limpide, se trouve dans une grotte, au milieu de la montagne, sans qu'on sache d'où elle vient, ni où elle passe ».

Le même auteur écrit encore, aux pages 109 et 110 du même Tome, ce qui suit :

« Les gisements de natroun sont situés dans la partie occidentale du territoire égyptien, en une localité appelée Tarrâna. C'est une substance rougeâtre et verdâtre, et il s'en trouve à la Fakousia une variété différente de celle de Tarrâna.

« L'exploitation du natroun était primitivement permise ; ce fut Ibn Moudabbir qui la prohiba et en fit un monopole du Divan, qui subsiste encore de nos jours.

(Ibn Moudabbir fut Intendant des Finances de l'Égypte vers l'année 253 H. = 867 E.C., sous le Khalifat d'El Motazz Billah. Il alla ensuite occuper les mêmes fonctions en Syrie, vers 259 H. = 873 E. C. sous le Khalifat d'El Motamad Ala Allah).

« Il devait revenir au Divan, 10.000 cantars de natroun par an, et au fermier, 30 livrables à Tarrâna. Ces quantités étaient vendues au Caire, au cantar égyptien, en Haute-Égypte et dans l'Égypte Orientale, à la « garawa », et à Damiette, à la « leissi », (Toutes deux mesures locales).

Par ailleurs, le Kadi El Fadil écrit ce qui suit :

« Les gisements de natroun étaient affermés jusqu'à l'année 585 H. (1189 ap. J.-C.) pour 15.500 dinars (L.E. 9.300). En l'année 586 H. (1190 ap. J.-C.) leur rendement a été de 7.800 dinars (L.E. 4.680). De mon temps, j'ai vu ces gisements accordés en fiefs à plusieurs militaires. Puis, lorsque l'Emir Mahmoud Ibn Ali devint Intendant de la Cour et Ministre du Royaume, au temps d'El Zahir Barkouk, il acquit le natroun et lui désigna un marché en dehors duquel il ne pouvait être vendu. Il en est ainsi jusqu'à présent ».

Ibn Dokmak, décédé en l'année 790 de l'Hégire, 1388 de l'Ere Chrétienne, dans son ouvrage « El Intiçar bi Wassitat Akd El Amçar », (T. V. p. 113), nous dit qu'il existait au Wadi Houbayb 207 feddans qui rapportaient 200 dinars (L.E. 120). Comme il n'y a pas de terrains de culture dans cette vallée, il se peut que cela se réfère à la superficie occupée par les gisements de natroun.

Ibn El Jian, décédé en l'année 800 de l'Hégire, 1398 de l'Ere Chrétienne, dans son ouvrage « El Touhfat El Sania bi Assmâ El Bilâd El Masriya » (p. 136), nous fait savoir que le Wadi Houbayb était donné en pâturages aux Arabes, pour leurs buffles et moutons, et que la vallée dépendait de la Province de Béhéra.

Kalkashandi, décédé en l'année 821 de l'Hégire, 1418 de l'Ere Chrétienne, dans son ouvrage « Sohh El A'shâ » (T. III, p. 287 et 288), nous dit qu'en Egypte il y avait deux endroits qui contenaient du natroun.

Le premier était le Lac du Natroun, situé dans le Désert Occidental, à l'Ouest de la Province de Béhéra. Le natroun, nous dit-il, quoiqu'étant un produit vulgaire et d'un prix minime, était néanmoins un des minéraux les plus importants et les plus productifs.

Kalkashandi reproduit, d'après l'ouvrage « El Ta'rif », qu'on ne connaît pas au monde un lac d'une si petite superficie duquel on tire un profit égal à celui qu'on tire de celui-ci. Car, avec une superficie d'environ 100 feddans, il donne une recette environnant 100.000 dinars (L.E. 60.000).

(Ce chiffre constitue une grosse exagération de la part de l'auteur de cet ouvrage).

Le second endroit était situé à El Khattara, dans la Sharkia ; mais le natroun qu'on en retirait était inférieur en qualité à celui du premier endroit, et loin de rapporter ce que ce dernier produisait.

Le père Vansleb, qui visita l'Égypte en 1672, nous dit qu'en passant par Tarrâna, il apprit de l'écrivain copte du Kâshif, ce que les lacs de Nitrie rapportaient au Grand Seigneur (Sultan de Turquie), annuellement. On en avait tiré, pendant neuf mois, cette année-là, 24.000 quintaux, et il en restait encore 12.000 pour l'accomplissement du poids ordinaire qu'on en tirait. Le quintal valait au Caire 25 médins, ce qui faisait 36 bourses (L.E. 180).

Le voyageur français Granger, qui visita le Wadi Natroun en 1730, nous dit que le natroun appartenait au Grand Seigneur. Le Pacha du Caire le donnait à ferme, c'était ordinairement le plus puissant des Beys qui le prenait, et qui en donnait 15.000 quintaux au Grand Seigneur. Il n'y avait que les habitants de cinq villages (Tarrâna, Khataiba, El Ikhmas, Abou Nishaba et El Boureigat), du district de Tarrâna, qui étaient employés à pêcher et à transporter le natroun, qui était gardé par 10 soldats et 20 arabes.

En Mai 1792, le voyageur anglais Browne passa par Tarrâna pour aller au Wadi Natroun. Il nous dit que cette localité et son district qui comprenait plusieurs villages, étaient la propriété de Mourad Bey, le fameux chef Mamlouk, ainsi que l'exploitation du natroun qui venait tout à Tarrâna. Autrefois, le Bey faisait exploiter le district et le natroun par des Kâshifs qui étaient nommés par lui, mais au moment du passage de Browne, l'exploitation du natroun avait été cédée par Mourad Bey à M. Rossetti, un marchand vénitien qui était, en même temps, Consul-Général d'Allemagne, contre paiement d'une somme annuelle à être déterminée par la quantité vendue, et dans l'année où l'exportation avait atteint sa plus grande extension, les revenus s'étaient montés à 32.000 pataques (L.E. 720). La plus grande partie était expédiée à Marseille.

Pendant l'Expédition Française de Bonaparte, voici comment se faisait cette exploitation, d'après le Mémoire du Général Andréossi (*Description de l'Égypte, État Moderne*) sur la recon-

naissance qu'il fit au Wadi Natroun, du 23 au 27 Janvier 1799 :

« L'exploitation des Lacs de Natroun fait partie de la ferme de Tarrana dont le canton, qui comprend six villages : El Boureigat, Kafr Daoud, Tarrana, El Ikhmas, Khatatba, Abou Nishaba, est compris dans les nouvelles limites de la province de Giza.

« Les fellahs des six villages de Tarrana payent leur miri en transport de natroun.

« Lorsque, par la présence des Arabes ou par d'autres circonstances, l'exploitation du natroun ne peut point avoir lieu, les fellahs payent onze paras pour chaque quintal qu'ils étaient tenus de transporter. Le quintal de natroun se vend soixante-dix, cent et jusqu'à cent vingt paras. L'acheteur paye le transport par eau ; le fermier fournit la poudre et le plomb pour l'escorte des caravanes.

« Le transport du natroun ne se fait que dans l'intervalle des semailles à la récolte.

« Tarrana est l'entrepôt du natroun : on l'embarque à ce village ; il est expédié à Rosette et à Damiette d'où on l'envoie en Syrie et en Europe : ou bien, on le fait remonter au Caire où il est vendu pour être employé à blanchir le lin, et dans la fabrication du verre.

« Les caravanes s'assemblent à Tarrana ; elles sont ordinairement de cent cinquante chameaux et de cinq à six cents ânes ; elles partent avec leur escorte au coucher du soleil, arrivent au jour, brisent et chargent le natroun, et repartent de suite. La caravane s'arrête à mi-chemin ; elle fait du feu avec le crottin des ânes et des chameaux du voyage précédent. (Le manque de combustible détermine les caravanes qui se succèdent dans le désert à s'arrêter toujours au campement de celles qui les ont précédées). Les hommes et les conducteurs boivent le café, fument la pipe, et se procurent un peu de pain en délayant de la farine dans un plat de bois, et faisant cuire la pâte sur les charbons. Le commandant de l'escorte place ses postes pour se tenir en garde contre les Arabes ; le reste de la caravane dort quelques heures ; on se remet en route, et l'on est de retour à Tarrana le matin du troisième jour.

« On estime que chaque caravane transporte six cents quintaux de natroun.

« La difficulté de pénétrer à la vallée du natroun avait éloigné toutes les occasions d'observer les lacs, en sorte que leur exploitation n'était dirigée sur aucune règle. Les bords des lacs sont recouverts, comme nous l'avons déjà dit, de masses de cristaux auxquelles on ne touche point, et dont on pourrait cependant tirer un grand parti, car il y en a une immense quantité. On n'exploite dans ce moment-ci que le lac No. 4 : les hommes entrent nus dans l'eau, brisent et arrachent le natroun, avec une pince en fer du poids d'environ soixante livres, terminée en pointe acérée ; et ils ne font aucune attention à celui qui est à la surface du terrain, et qu'on pourrait enlever avec beaucoup moins de peine ; c'est un spectacle assez bizarre de voir ces Egyptiens noirs ou basanés sortir blancs de sel de cette opération.

« La mise dans le commerce du natroun dépendait également d'analyses qu'on n'était point en état de faire, et d'une sorte de bonne foi dont on ne se piquait pas dans un pays où les gains de l'industrie étaient en proie à la rapacité des gouvernants. On laissait subsister dans le natroun le mélange des différents sels avec a soude, principalement celui du sel marin, pour augmenter le poids ; mais une pareille spéculation ne pouvait pas faire longtemps fortune ; aussi, Marseille avait-elle trouvé qu'il y avait trop de désavantage à faire de la soude d'Égypte ; elle avait préféré celle d'Alicante, et l'Égypte avait perdu ce débouché en Europe. Le citoyen Regnault s'occupe d'un objet bien essentiel, celui de séparer en grand la soude contenue dans le natroun afin de l'offrir au commerce dans son plus grand état de pureté. Dans quelques espèces de natroun, le sel marin se trouve compris entre deux couches horizontales de soude, en sorte que le premier pourrait être en quelque sorte détaché par une opération mécanique ».

Ali Pacha Moubarak, dans son ouvrage, les « *Khitat El Tewfikia* » (T. XVII, p. 55), nous dit ce qui suit :

« Au début du règne de Mohammad Ali, un italien du nom de Pavi, prit en régie l'exploitation du natroun. Ancien fonctionnaire au département des finances de son pays, et ayant émigré lors des guerres civiles, c'était un homme ingénieux et plein de ressources. Mohammad Ali lui conféra le grade de colonel, et il fut connu depuis lors parmi les gens sous le nom d'Omar Bey. Par

les améliorations qu'il apporta aux conditions d'exploitation du natroun, il provoqua un accroissement considérable de ses bénéfices.

« Ainsi en était-il de ce produit, que son exploitation était confiée en régie, le Gouvernement garantissant ses droits par des conditions auxquelles le régisseur était tenu de souscrire ».

Mengin, dans son « Histoire de l'Égypte sous Mohammad Ali », pages 385 et 395, nous dit qu'en 1821, un agent du Vice-Roi demeurait à Tarrana, et était chargé de veiller au départ des caravanes destinées à transporter le natroun des lacs à cette localité, de laquelle on l'expédiait à Alexandrie pour y être vendu. Le Vice-Roi l'exploitait pour son compte, et les bénéfices de cet article, cette année-là, se montèrent à 600 bourses, soit L.E. 3.000.

Ali Pacha Moubarak nous dit encore (p. 55) ce qui suit :

« Actuellement, c'est-à-dire en l'an 1292 H. (1875 ap. J.-C.), cette pratique (celle mentionnée par lui plus haut) a été délaissée et l'exploitation du natroun a lieu par les soins et pour le compte du Gouvernement lui-même. De cette façon, l'entreprise est plus profitable.

« Les quantités de natroun extraites par an peuvent être évaluées à 60.000 mesures de 60 okes chacune ; ce qui équivaut à 100.000 cantars. Le prix de chaque cantar est environ de P.T. 25 auxquelles s'ajoutent 3 autres comme frais de transport à dos de chameau.

« Le natroun serait susceptible d'un rendement plus productif ; mais alors il faudrait prendre des mesures propres à intéresser les commerçants étrangers à lui. Celles-ci consisteraient à le débarrasser, sur place, des substances étrangères pour diminuer ainsi son poids, et en multiplier les demandes ».

Actuellement, la Vallée du Natroun est concédée à une Société dénommée « The Egyptian Salt & Soda Cy. Ltd ». La concession, qui a commencé le 10 Novembre 1897, prendra fin le 10 Novembre 1947.

Il y a trois différentes qualités de matières premières :

a) Khortai, matière argileuse qui se trouve au fond des lacs : riche en carbonate de soude ;

b) Korshef, matière cristallisée qui se trouve au bord des lacs : impure ;

c) Sultani, matière cristallisée qui se trouve au fond des lacs : très impure.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### LES MOINES

---

#### Avant la Conquête Arabe.

Saint Fronton, abbé au Désert de Nitrie, fut l'un des précurseurs de la vie monastique dans la Basse-Égypte, et le premier qui eut l'idée de se retirer au désert et de mettre à l'essai cette existence extraordinaire, qui devait avoir tant de chauds partisans. (*Les Saints d'Égypte*, par le R. P. CHENAU, T. I. p. 474).

Curzon (*Visits to the Monasteries in the Levant*, p. 76) nous dit que ceci eut lieu au milieu du 2<sup>me</sup> siècle de l'Ere Chrétienne, vers l'année 150 ap. J.-C., et que ce Saint se retira à la Vallée du Natroun, à ce moment-là, avec 70 frères en sa compagnie. Quoique l'Histoire ne nous apprenne rien sur les mouvements des moines après cette date, il est évident que la vie monastique a dû être continuée jusqu'au 4<sup>me</sup> siècle, qui peut être considéré comme l'apogée de cette vie dans la dite région, avec ses saints illustres.

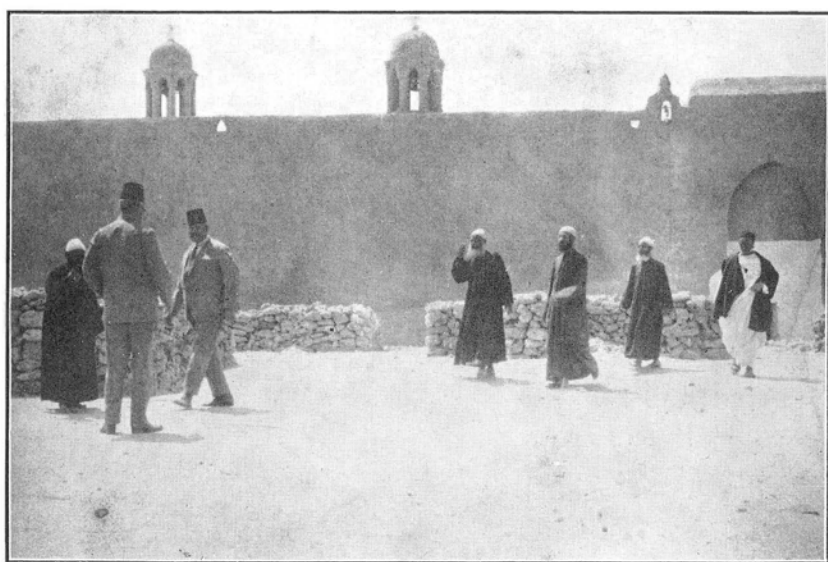
Saint Ammon l'Égyptien, abbé à Nitrie, est considéré comme le fondateur des célèbres monastères de Nitrie. (*Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*, par le R. P. Don Fernand Cabrol, T. II. p. 3127, Paris, 1910). (*Les Saints d'Égypte*, T. II. p. 381). Il eut pour compagnon Saint Théodore, son élève, qui partagea avec lui la gloire d'avoir fondé la vie monastique dans cette région. La date de leur existence ne nous est pas connue, mais nous pouvons la fixer par le récit de leur vie dans le livre « Les Saints d'Égypte ». Dans celui de Saint Théodore (T. I, p. 51), il y est dit qu'il vivait aux beaux jours de l'Empereur Constantin le Grand.

qui régna de 306 à 337 ap. J.-C., et de Saint Antoine, le fondateur du célèbre Couvent qui se trouve actuellement entre la Vallée du Nil et la Mer Rouge, et qui mourut vers 356 ap. J.-C. (*Les Pères du Désert*, par J. Brémond, p. 65, Paris 1927).

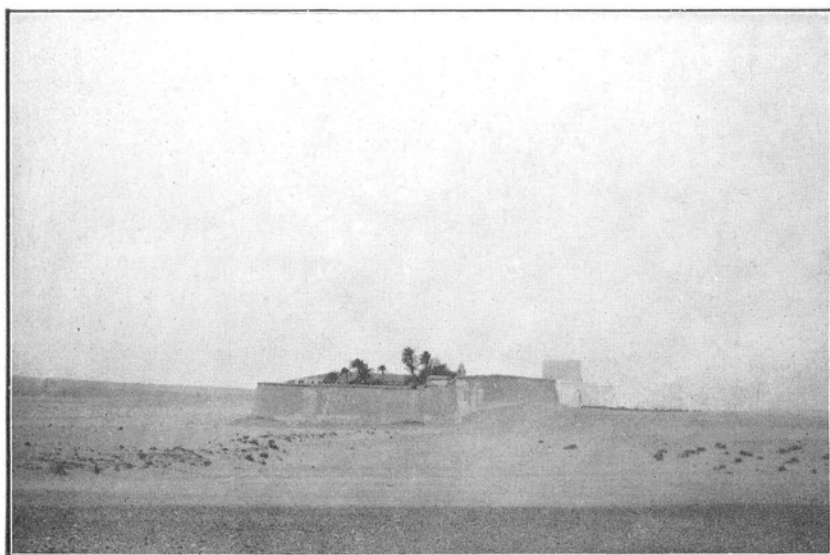
Dans les premiers temps, la vie monastique n'était pas concentrée comme à l'heure actuelle, dans des couvents enclos, mais les moines vivaient épars, dans des cellules creusées dans la montagne, ou des abris faits avec des joncs ou des branches de palmiers. La concentration dans des couvents ne se fit que plus tard, afin de se préserver des attaques des Berbères et des Arabes. Ce n'était pas la solitude absolue, mais des agglomérations plus ou moins considérables de moines formés en petits groupes, qui devaient chacune se considérer comme un monastère. Ruffin, un Père de l'Église Latine, élève de Didyme, à Alexandrie, et auteur de l'« Histoire des Pères du Désert », qui visita la Vallée en l'année 372 ap. J.-C., nous dit qu'il y avait 50 monastères de ce genre.

Palladius, évêque grec, qui mena la vie érémitique en Égypte, et auteur de « l'Histoire Lausiaque », visita la région en l'année 387 ap. J.-C., il nous dit qu'après avoir traversé le Lac Maréotis, il lui fallut un jour et demi pour arriver à Nitrie. Ce désert contenait environ 5.000 moines qui vivaient séparément, ou par groupes de deux ou trois, ou même plus. A Nitrie il y avait sept boulangeries qui servaient à nourrir les frères et 600 anachorètes répandus dans le désert. Il y avait une église qui renfermait trois palmiers à chacun desquels était suspendu un fouet, pour les moines, pour les voleurs et pour les pèlerins. Près de l'Église, était la maison pour les étrangers, où ceux-ci pouvaient rester deux ou trois ans, s'ils le voulaient, à la condition de travailler dès la seconde semaine de leur arrivée. Dans cette hôtellerie, il y avait des médecins et des pâtisseries ; on y vendait et buvait le vin. Les moines se réunissaient à l'Église, seulement le Samedi et le Dimanche. Huit prêtres étaient attachés à cette Église ; mais le premier d'entre eux pouvait seul officier et prêcher.

Les plus illustres de tous les Saints qui vécurent dans la Vallée du Natroun, fut sans contredit Makaire le Grand, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, Makaire l'Alexandrin, qui fut son contemporain et compagnon à Scété. D'après le récit



Au Couvent d'El Sayida Baramous.



Deir Souriani.

de sa vie (*Les Saints d’Egypte*, T. I. p. 117, il naquit le premier jour du IV<sup>e</sup> siècle, arriva à Scété à l’âge de 30 ans, soit en l’année 330, y vécut 60 ans, et mourut à l’âge de 90 ans, c’est-à-dire en l’année 390 ap. J.C. Rien dans le récit de sa vie ne nous fait ressortir qu’il ait bâti le Couvent existant actuellement au Wadi Natroun et portant son nom ; au contraire, il en ressort qu’il vivait dans une cellule, qui était située à Scété, car, dans ce récit, il est dit qu’il se rendait de ce dernier endroit à Nitrie et ailleurs. Dans le *Dictionnaire d’Archéologie Chrétienne*, p. 3125 il est dit que ce couvent se trouve sur l’emplacement de son habitation. S’il en est ainsi, cela voudrait dire qu’il se trouve situé à Scété. Durant sa vie, la paix ne fut pas troublée dans la vallée du Natroun, et ce ne fut qu’après lui que les Berbères commencèrent leurs invasions dans la vallée. Il est raconté dans sa vie, qu’avant de mourir, il eut une vision anticipée de ces événements, et de la désolation où tomberait un jour cette région, mais il ne la vit pas.

Pour que les moines se soient installés de la façon qu’ils le firent dans les premiers temps de leur occupation de cette région, dans des abris qui ne leur offraient aucune protection contre des invasions et des attaques des tribus turbulentes du désert, il faut croire que la sécurité dans cette région devait être parfaite. Il se peut aussi que comme il n’y avait rien, ni personne, avant leur arrivée, il n’y existât aucune chose qui pût attirer ces tribus, qui n’auraient rien trouvé à piller, et que ce ne fut que cette agglomération qui se forma, qui les attira. Toujours est-il que, peu de temps après le décès de Saint Makaire, les invasions commencèrent.

La date de la première invasion des Berbères peut être fixée par le récit de la vie de Saint-Arsène, diacre et anachorète à Scété. (*Les Saints d’Egypte*, T. II. p. 199). Il y est dit que ce Saint mourut en l’année 445 ap. J.-C., et pour fixer la date de cette invasion, il faut que nous remontions à l’époque antérieure à son décès, de la façon suivante : il fait un second séjour, de deux années, avant sa mort, au Monastère de Troé (Toura), un autre, de trois années, à l’île de Canope (Ile Nelson, à Aboukir) ; un premier séjour de 10 années au Monastère de Troé après la seconde invasion des Berbères dont la première avait eut lieu vingt cinq années avant celle-ci ; soit un total de trente-cinq ans avant son décès ; ce qui

ferait que la première invasion des Berbères dans la Vallée eut lieu en l'an 410 ap. J.-C., sous le Patriarcat de Théophile, le 23<sup>me</sup> Patriarche (385-412).

En fixant cette date de 410 pour la première invasion des Berbères, je me trouve être en accord avec Amélineau sur ce point, car, dans l'introduction de son ouvrage « Histoire des Monastères de la Basse Égypte », pages LX et LXI, après avoir mentionné l'opinion de Quatremère, comme quoi ces Nomades auraient envahi le Désert de Schiit vers la fin du 4<sup>me</sup> siècle, il la réfute de la façon suivante :

« Mais si cette invasion avait eu lieu vers la fin du 4<sup>me</sup> siècle, Postumianus, qui visita ce désert de Schiit vers 402, en eût eu connaissance ; or, rien dans le récit qu'il fait des deux traits qu'il raconte comme ayant eu lieu dans le Monastère de Jean le Nain, à l'endroit même où le bâton de son maître Amoi, arrosé pendant trois ans, avait produit l'Arbre de l'Obéissance, ne laisse supposer la dévastation de Schiit, ni son dépeuplement momentané ».

Puis, plus loin, à l'occasion de la fuite de Jean le Nain et sa mort à Clysma, il nous dit ce qui suit :

« Mais, d'après ce système, il faut trouver une autre invasion de Barbares pour occasionner la fuite de Jean, et, si l'on en croit Tillemont, il n'y en aurait pas eu avant l'année 430 ou 434, ce qui nous repousserait bien loin ».

On voit donc par ce qui précède, qu'Amélineau est partisan de placer cette première invasion des Berbères entre les deux dates de 402 et 430. D'ailleurs, la seconde invasion de ces Nomades eut lieu, ainsi qu'il est dit plus loin, à cette dernière date, et c'est peut-être à celle-ci que se réfère Tillemont.

A cette première apparition des Berbères, ce fut, paraît-il, un exode général des moines ; Saint Arsène resta pour ainsi dire seul dans la montagne ; tout entier entre les mains de la Providence, il ne cessait de répéter : « Il n'en adviendra jamais que ce que Dieu voudra ; s'il ne veut plus me protéger, pourquoi tiendrai-je tant à la vie ? » On racontait, plus tard, qu'il passait au milieu des bandits armés sans qu'ils se doutassent même de sa présence. Dieu le rendant invisible à ses ennemis.

La seconde incursion des Berbères eut lieu vingt années plus

tard, soit en 430 ap. J.-C., sous le Patriarcat de Cyrille I, le 24<sup>me</sup> Patriarche (412-444). Saint Arsène ne resta pas dans son ermitage, cette fois-ci, et se retira au Monastère de Troé, où il fit son premier séjour de dix années.

Dans le récit de la « Vie de Saint Arsène », il est dit que l'époque de ce Saint marque l'apogée de la vie monacale à Scété. Pendant quelque temps encore, les hôtes viendront nombreux peupler ces solitudes ; mais, peu à peu les recrues se feront de plus en plus rares, et l'invasion des Arabes achèvera de dessécher les sources desquelles ils provenaient. On peut donc considérer le chiffre de 5.000 moines que nous mentionne Palladius, comme le nombre maximum de ceux qui se sont trouvés dans cette région.

Jean, Evêque de Nikiou, dans sa Chronique, p. 349, nous dit que l'Empereur Théodose II (408-450) envoya une lettre au Désert de Scété, en Égypte, pour consulter les Saints, parce qu'il n'avait pas d'enfant mâle qui pût lui succéder sur le trône. Les Saints lui répondirent : « Lorsque tu auras quitté ce monde, la foi de tes pères sera changée. Or, comme Dieu t'aime, il ne te donne pas d'enfant mâle, afin qu'il ne soit pas dans le pêché. » En conséquence, l'Empereur Théodose et sa femme, très affligés de cette prophétie, cessèrent tout commerce conjugal, et vécurent, d'un commun accord, dans une parfaite chasteté.

C'est sous le règne de cet Empereur, et sous le Patriarcat de Cyrille I, le 24<sup>me</sup> (412-444), qu'eut lieu le massacre des 49 vieillards de Scété. Le récit de cet événement est fait dans une portion encore inédite du Synaxaire Copte-Arabe, reproduite par MM. Seymour de Ricci et Eric Vinstedt, (*Les quarante-neuf vieillards de Scété*, p. 3) comme suit :

Le 26<sup>me</sup> jour de Touba.

« A ce jour souffrirent le martyre les saints Pères, les quarante-neuf moines et le Messager avec son fils. La cause de leur martyre fut que Théodose, le fils de l'empereur Arcadius, au temps duquel cela se passa, n'avait pas de fils et qu'il envoya demander aux vieillards de Shihat de prier Dieu qu'il lui donnât un fils. Parmi eux se trouvait un vieillard très âgé nommé Isidoros qui écrivit à l'Empereur et lui déclara : « Dieu ne veut point qu'un fruit naisse de toi, de crainte que les hérétiques ne s'unissent après

ta mort ». Quand l'Empereur reçut cette lettre, il remercia Dieu et se tût ; cependant quelques gens mal inspirés, entre autres sa sœur Pulchérie, lui donnèrent le conseil d'épouser une autre femme dont il pourrait avoir un fils qui lui succéderait à l'Empire. Il leur répondit : « Je ne ferai rien contre la volonté des vieillards du désert de l'Égypte » Car leur réputation s'était déjà répandue sur la plus grande partie du monde. Il envoya donc un messenger pour demander aux vieillards cette permission. Ce messenger avait un fils qui demanda à son père la permission de l'accompagner ; il le prit avec lui afin qu'il reçût la bénédiction des vieillards. Quand ils arrivèrent chez les vieillards et qu'ils leur lurent la lettre de l'Empereur, Anba Isidoros étant dans l'intervalle entré dans le repos, ils prirent le messenger et l'amènèrent devant le corps du Saint, auquel ils dirent : « Voici la lettre qui nous est venue de l'Empereur et nous ne savons pas ce que nous devons y répondre ». Alors le vieillard se leva et dit : « N'ai-je pas dit, tant à vous qu'à l'Empereur, que le Seigneur ne voulait pas lui accorder un fils qui se souillerait de la fausse doctrine ? épouserait-il dix femmes, il n'en aurait pas un seul fils ». Là-dessus, le vieillard s'endormit de nouveau. Les moines rédigèrent donc une réponse pour le messenger, et au moment où il voulait repartir, voici qu'arrivèrent les Barbares. Un vieillard très âgé, nommé Anba Ionas, se leva et dit aux frères : « Voyez, les Barbares arrivent, et ils n'ont pas d'autre but que de nous tuer : qui veut le martyre qu'il demeure avec moi, mais celui qui a peur qu'il monte dans la Tour. » Quelques-uns prirent la fuite ; mais il en demeura quarante-huit avec le vieillard et les Barbares arrivèrent et les massacrèrent. Le fils du Messenger, qui s'était déjà mis en route, se retourna et vit les anges qui plaçaient des couronnes sur les têtes des vieillards qui étaient morts en martyrs ; le nom de ce jeune homme était Dionysios ; il dit à son père : « Je vois là-bas une foule spirituelle qui place des couronnes sur les têtes des vieillards, je veux y aller, pour obtenir comme eux une couronne ». Et son père lui répondit : « J'irai avec toi mon cher fils ». Ils retournèrent donc et marchèrent au-devant des Barbares, furent tués par eux et obtinrent le martyre.

« Après le départ des Barbares, les moines descendirent de

la tour, réunirent les cadavres et les placèrent dans une caverne voisine ; ils dirent devant eux des prières, chantèrent chaque nuit des Psaumes et implorèrent leur bénédiction. Et il vint des gens d'El Batanoun, qui volèrent le corps d'Anba Ionas et l'emportèrent à El Batanoun ; il y demeura quelque temps jusqu'à ce que les vieillards l'eussent ramené de nouveau à sa place primitive. D'autres gens du Fayoum enlevèrent le corps du jeune homme et étaient déjà arrivées aux bords du lac de Fayoum, quand un ange du Seigneur le leur ravit et le rapporta de nouveau à l'endroit où reposait son père.

« A diverses autres reprises, les moines avaient séparé le corps du jeune homme de celui de son père, et quand ils étaient revenus le lendemain matin, ils les avaient trouvés de nouveau côte à côte, jusqu'à ce qu'un des vieillards eut un songe dans lequel quelqu'un lui disait : « Loué soit Dieu : Tant que nous étions dans la chair, nous ne fûmes point séparés ; en Christ aussi, nous ne sommes point séparés ; pourquoi donc voulez-vous nous séparer l'un de l'autre ? » Et à partir de ce jour, ils ne cherchèrent plus à les séparer. Quand les lieux du désert furent détruits et qu'ils devinrent soucieux pour les cadavres, ils les enlevèrent de leur place et les apportèrent à côté de l'église de Saint Makarius et leur construisirent une crypte et leur élevèrent une église à l'époque du patriarche Théodosios, et quand le patriarche Benjamin vint, il établit une fête au 5 Amshir, jour auquel les corps avaient reparu à la lumière, et ils existent encore dans la cellule qui porte leur nom, en copte *ncio* en arabe *Apsit* ايسيت ».

La troisième incursion des Berbères eut lieu dans la seconde moitié du 5<sup>me</sup> siècle sous le Patriarcat de Dioscore, le 25<sup>me</sup> Patriarche (444-458). Car il est dit dans la vie de l'Abbé Saint Moïse et des six moines, martyrs à Scété (*Les Saints d'Egypte*, T. I p. 286) que l'Abbé Moïse florissait à l'aurore du 5<sup>me</sup> siècle, et qu'étant vieillard, les Berbères arrivèrent à Scété et les massacrèrent tous les sept. Il ne faut pas confondre ce Saint avec Moïse le Noir, qui est un tout autre personnage.

Sous le Patriarcat de Jean I, le 29<sup>me</sup> Patriarche, (494-503), l'Empereur Zénon (474-491), à cause de sa bonté et de sa foi, donna des ordres pour qu'on portât au Couvent d'Abou Makar,

tout ce dont les moines avaient besoin de blé, vin et huile, ainsi que tout ce qui était nécessaire pour la fourniture de leurs cellules.

Cauwenberg, dans son « Etude sur les Moines d'Égypte » p. 85, nous dit que Jean Mosh, un moine du Couvent de Saint Théodose, près de Jérusalem, qui naquit à Damas vers le milieu du VI<sup>me</sup> siècle, et vint deux fois en Égypte, conversa avec plusieurs anciens moines de Scété, et apprit d'eux que, vers la moitié du VI<sup>me</sup> siècle, le nombre des moines de cette région atteignait 3.500. Il nous dit aussi qu'à son passage à Téréboutis (Tarrana), il y rencontra le moine Théodore d'Alexandrie, qui lui dit que les moines de Scété avaient beaucoup perdu de leur ferveur. Comme Jean Mosh, dans sa seconde visite en Égypte, demeura dans l'entourage des Patriarches de cette ville jusqu'en 614 ap. J.-C., et ne la quitta qu'à l'approche des Perses, nous pouvons être sûrs que la situation qu'il nous représente ci-dessus, était bien celle que les Arabes trouvèrent dans cette région au moment de leur arrivée dans le pays, en 640, vu le faible intervalle qui séparait les deux dates.

Sous le Patriarcat de Damien, le 35<sup>me</sup> Patriarche (569-605), les monastères de la Vallée du Natroun essuyèrent un nouveau désastre, vers 575 ap. J.-C. Au commencement de la vie de ce Patriarche (*History of the Patriarchs*, by Evetts, p. 209) il est dit que c'était l'époque de la reconstruction des quatre couvents, qui grandissaient comme les plantes d'un champ, en paix et sécurité. Mais cette sécurité ne semble pas s'être prolongée très longtemps, car, peu après, une voix du ciel se fit entendre sur tout le désert, disant : « Fuyez, fuyez ! » Et lorsque les habitants des quatre couvents les eurent quittés une invasion des Berbères survint, et saccagea toute la région, qui se ressentit longtemps de cet événement, ce qui affligea considérablement le Patriarche.

Le Patriarche Benjamin, le 38<sup>me</sup> (622-661), (*Hist. of the Patriarchs*, p. 226), visita, vers 630 ap. J.-C., les monastères de la Vallée du Natroun. Il y trouva peu de moines, car peu de temps s'était écoulé depuis le dernier désastre, et les Berbères ne leur permettaient pas de s'y multiplier.

### Après la Conquête Arabe.

Makrizi, dans son ouvrage (T. I. p. 186 ; Edit. Boulak) nous dit ce qui suit :

« Vallée de Houbayb. Cette Vallée est située dans la partie occidentale de l'Égypte, entre Mariout et le Fayoum. On en tire le sel et le natroun. Elle emprunte son nom à Houbayb Ibn Mohammad, Ibn Mokal, Ibn El Wakia, Ibn Hazzam, Ibn Affan El Ghaffari, un des compagnons du Prophète — que Dieu bénisse son nom — et qui fut présent à la conquête de la Mecque.

« Abou Tamim El Gishani, Aslam, affranchi de la Tribu de Tougeyb, et Said Ibn Abdel Rahman El Ghaffari ont fait des relations à son sujet.

« A l'époque des troubles suscités contre le Khalife Osman — que Dieu lui soit bienveillant — il se retira dans cette vallée qui fut désignée sous son nom. Il professait que l'on ne pouvait fractionner la dette (de jeûne) qu'on avait contractée en n'observant pas le jeûne du Ramadan, et qu'en cours de voyage, on pouvait réciter une seule prière pour deux.

« Cette vallée se nomme également « Vallée des Rois », « Vallée du Natroun », « Désert de Shihat », « Désert d'Askit », « Balance des Cœurs ». Elle comptait autrefois cent couvents appartenant aux chrétiens, mais il n'en reste plus que sept dont il a été fait mention dans ce livre au passage consacré aux couvents.

« On raconte qu'il sortit de cette vallée soixante dix mille moines, ayant chacun à la main un bâton de palmier, afin de saluer 'Amr Ibn El As, à Tarrana, à son retour d'Alexandrie, et d'implorer sa protection pour eux et pour leurs couvents.

« Ce général accéda à leur demande et leur délivra un diplôme qui se conserve chez ces moines. Il leur accorda aussi une redevance à relever sur la Basse-Egypte. Ce droit se monta une année à plus de 5.000 ardebs ; mais aujourd'hui il ne va pas à 100 ardebs ».

Ce chiffre de 70.000 moines constitue une grosse exagération de la part de Makrizi, car, ainsi qu'il a été dit plus haut, des témoins oculaires nous ont rapporté qu'il n'existait dans cette région que

3.500 moines au milieu du VI<sup>me</sup> siècle, qu'ensuite, sous le Patriarcat du Patriarche Damien, les Berbères avaient envahi la vallée, faisant fuir les moines, et la mettant à sac ; puis, lorsque le Patriarche Benjamin la visita en 630, c'est-à-dire, dix ans avant la conquête Arabe, il y trouva peu de moines, par suite des entraves que leur mettaient les Berbères à s'y réunir à nouveau. On peut se rendre facilement compte par ce récit, que le nombre de 3.500 moines qui se trouvaient dans la vallée, au milieu du VI<sup>me</sup> siècle, ne devait même pas y exister au moment de la dite conquête.

Peu de temps après la conquête arabe, sous le Patriarcat du Patriarche Benjamin, le 38<sup>me</sup> (622-661), par l'intervention de ce dernier (*Hist. of the Patriarchs*, Evetts, p. 236), les couvents du Wadi Natroun furent reconstruits ; ceci eut lieu vers la fin du gouvernement de Amr, et avant la nomination de son successeur, Abdalla Ibn Saad Ibn Abou Sarh, en l'année 26 de l'Hégire, 647 de l'Ere Chrétienne.

Le Patriarche Benjamin (*Hist. of the Patriarchs*, Evetts p. 340) visita la vallée afin de consacrer la nouvelle église qui avait été bâtie dans la Montagne Sainte, le foyer de Makaire le Grand, au pied du rocher, parmi les cellules. Il se rendit d'abord au Couvent d'El Baramous, puis à celui d'Abou Makar, pour y accomplir sa mission.

C'est du temps de ce Patriarche qu'eut lieu la translation des ossements des 49 vieillards qui furent tués par les Berbères (*Étude sur les Moines d'Égypte*, Cauwenberg, p. 87). Amélineau (*Géographie de l'Égypte à l'Époque Copte*, v. Piamoun) nous dit qu'ils furent ensevelis par les Pères de ce temps-là, dans une caverne purifiée, près de la grande tour qu'on appelait Piamoun, et Cauwenberg nous dit que leurs corps furent transférés dans un martyrium spécialement construit pour les recevoir, dans le Couvent d'Abou Makar ; il nous ajoute que le Patriarche Benjamin vint procéder à l'élévation des reliques et célébra une synaxe solennelle. Il paraît que le Patriarche prit dans ses propres mains, un à un, les corps de ces saints, et les donna entre les mains des prêtres et des diacres.

Vers la fin du Patriarcat du Patriarche Marc, le 49<sup>me</sup> (*Hist. of the Patr.*, Evetts, p. 552 et suiv.) le Désert de Wadi Houbayb était

comme le Jardin d'Eden, mais ceci ne dura pas longtemps, car les Arabes firent une incursion dans la vallée, dévastèrent celle-ci, démolirent les églises et les cellules et emmenèrent plusieurs moines en captivité. Les autres, pour échapper à la fureur des Arabes, se dispersèrent de tous les côtés de l'Égypte. Ceci plongea le Patriarche dans la douleur, il pleura jour et nuit pour ce malheur, et spécialement pour les ruines des saints couvents et des saintes églises, ainsi que pour celles du Wadi Houbayb, l'endroit Saint de Saints, qui était devenu le lieu de séjour des bêtes fauves.

Cet événement fut, paraît-il, la cause de la mort du Patriarche Marc. Son successeur, le Patriarche Jacques, le 50<sup>me</sup> (819-830), qui était un prêtre au Couvent d'Abou Makar, avait quitté au commencement de la dévastation du Wadi Houbayb, la vallée pour un monastère de la Haute-Égypte, attendant un moment propice pour y retourner. Quant aux autres moines, ils s'étaient dispersés dans les villes, villages et monastères des diverses provinces de l'Égypte, sauf quelques-uns qui étaient restés dans leurs cellules, et que Dieu protégea, ce qui fait qu'aucun mal ne leur arriva. Peu de temps après, le prêtre Jacques ayant eu une vision lui disant de retourner au Wadi Houbayb, il y retourna, y trouva ceux des moines qui y étaient restés, demeura avec eux en les consolant et les réconfortant, et c'est de là qu'on vint le prendre pour le Patriarcat.

Après avoir été installé comme Patriarche, il résolut, à l'approche du jeûne saint des quarante jours, de visiter le désert de Saint Makaire, afin de consoler et de réconforter les moines qui s'y trouvaient, et de passer parmi eux la fête Sainte de Pâques, suivant la coutume des Patriarches. Il s'y rendit et fut reçu avec la plus grande joie, par les moines qui étaient accourus de leurs cellules et des montagnes pour recevoir sa bénédiction.

Le Désert était, paraît-il, à cette époque, comme un paradis, et le Patriarche en avait une grande affection, plus que les moines eux-mêmes. Comme les Arabes les avaient dépouillés de tous leurs biens, détruit leurs églises et incendié leurs cellules, le Patriarche envoya un message à tous les pères, dans leurs cellules, leur disant que si quelqu'un avait besoin de quelque chose pour sa cellule il n'avait qu'à la lui demander. Les pères se réunirent

de nouveau, et remercièrent Dieu de leur avoir renouvelé ses fa-veurs, ce qui réjouit le Patriarche de voir ses enfants de retour dans leurs nids.

Dans ses jours de prêtrise, le Patriarche avait commencé à bâtir un sanctuaire au nom de Saint Sinuthius, au Sud de celui de Saint Makaire, où les moines avaient commencé à se rassembler à la place des églises ruinées. Il saisit maintenant l'occasion de sa visite pour l'achever, ainsi que la restauration des autres églises.

Sous le Patriarcat du Patriarche Joseph, le 52<sup>me</sup> (830-849), (*Hist. of the Patriarchs*, Evetts, p. 652 et suiv.) ses jours furent ceux de grâce et de paix. Les monastères, de tous les côtés, grandissaient et prospéraient ; au-dessus de tous, ceux de Wadi Houbayb étaient comme le Paradis Divin, et spécialement celui de Saint Makaire. Dieu aidait les moines, et, plus que tous, le Saint Prêtre Sinuthius, par les moyens duquel Dieu manifesta d'innombrables bienfaits, par suite de sa foi en Saint Makaire. Sinuthius éleva des monuments en l'honneur de ce dernier, ainsi que des vignobles, des jardins, des moulins, des presses à huiles et beaucoup d'autres choses utiles qui ne peuvent être recensées. Lorsque le peuple fidèle s'aperçut de ce qu'il avait fait, il s'en réjouit profondément, fut zélé pour ses actes, et l'aïda avec de bonnes intentions.

Il y avait dans le Saint Couvent d'innombrables personnes, non seulement des orthodoxes, mais des hérétiques aussi, par suite des miracles qui se manifestaient dans cette église, et qui provenaient des agissements de l'économe Sinuthius. Lorsqu'il s'aperçut que les moines augmentaient en nombre, il commença à bâtir une église au Nord de la Grande Église, et la nomma d'après les Pères et les Disciples. Lorsqu'il la compléta, il l'embellit avec toutes espèces d'ornements, et invita le Saint Père Anba Joseph, le Patriarche, à la visiter. Lorsque ce dernier la vit, son cœur se remplit de joie, et il la consacra le 1<sup>er</sup> jour de Barmouda, dans la 17<sup>me</sup> année de son Patriarcat (847).

Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, T. I. p. 476 et 477) nous dit qu'au temps du Patriarche Shenoudi, le 55<sup>me</sup> (859-881), les Arabes, ayant appris que celui-ci, avec sa suite, devait se rendre au Wadi Houbayb, pour y passer la fête de Pâques, accoururent

furtivement de la Haute-Égypte, s'emparèrent de l'Église Saint Makaire et des tours, et pillèrent tout ce qui s'y trouvait de meubles et de vivres. De là, ils parcoururent les autres monastères, dépouillant et chassant à force ouverte, tous les moines et les laïcs qui se présentaient pour entrer.

Peu de temps après, le même auteur nous dit que ces monastères eurent beaucoup à souffrir. Car, les Arabes, s'étant postés dans la vallée, épiaient le moment où les moines sortaient pour aller puiser de l'eau, et, se jetant sur eux, ils les dépouillaient et leur enlevaient leurs vases. Dès que les troubles furent apaisés, le Patriarche s'occupa de faire rétablir le monastère de Saint Makaire, et l'environna d'un mur très fort, afin que les moines et les chrétiens y fussent désormais à l'abri des incursions des Arabes.

D'après le même auteur, sous le Patriarcat du Patriarche Zacharie le 64<sup>me</sup> (996-1028), il est fait mention des Arabes qui étaient payés pour veiller à la garde des monastères de la Vallée de Houbayb.

L'archi-prêtre Armanius, dans son mémoire, nous dit que, sous le Patriarcat du Patriarche Christodule, le 66<sup>me</sup> (1044-1075), le nombre de moines, dans les divers couvents était comme suit :

Couvent de Makarius.....	400
» d'Anba Bishay.....	40
» de Youhanna El Kassir (Jean le Nain)	150
» » Kama (Jean le Noir).	25
» d'El (Sayida) Baramous.....	60
» d'Anba Moussa (El Baramous). ...	2
» d'El Sourian.....	60
Total.....	737

Le même auteur nous donne aussi le dénombrement des moines des quatre couvents actuels, dans les années suivantes :

Année	El Sayida Baramous	El Sourian	Amba Bishay	Makarius	Total
1667	—	14	—	—	—
1719	—	10	—	—	—
1767	—	11	—	—	—

Année	El Sayida Baramous	El Sourian	Amba Bishay	Makarius	Total
1780	18	20	18	22	78
1835	7	40	11	17	75
1847	—	45	—	—	—
1852	—	56	—	—	—
1897	55	40	25	30	150
1906	20	18	16	21	75
1924	68	58	35	40	201
1931	37	49	36	27	149

### TROISIÈME PARTIE

---

#### LES COUVENTS

---

##### **Avant la Conquête Arabe.**

Le nombre de couvents que nous mentionnent les différents auteurs aux diverses époques, a varié considérablement, ainsi qu'il est facile de le concevoir. Mais, à mon avis, la cause de ces variations a plutôt consisté dans la différence de la définition de ce qu'était un couvent ou un monastère, plutôt que dans le nombre même de ces institutions.

Ainsi, dans les premiers temps de la vie monastique, ce qu'on appelait couvent ou monastère ne formait pas une construction comme celles qui portent ce nom actuellement et existent de nos jours à la Vallée du Natroun, lesquelles constituent de véritables forteresses, et sont imprenables sans le secours de l'artillerie. Aux premières époques de la vie monastique, les moines habitaient des cellules creusées dans la montagne, ou construites avec des roseaux ou des branches d'arbres ou de palmiers. Le nom de couvent ou de monastère s'appliquait donc, à ce moment-là, à un ensemble ou groupement de ces cellules, qui formait, pour ainsi dire, une colonie monastique. Chaque groupement avait son hé-

goumène, son église, son magasin à provisions et un hospice pour les étrangers.

Cet état de choses indiquait l'existence d'une certaine sécurité, mais, plus tard, lorsque cette sécurité commença à disparaître par l'apparition des Berbères, on commença, paraît-il, à construire des tours de refuge, dans chaque groupement, afin de s'y réfugier en cas d'attaque par ces nomades. Ces tours furent, il me semble, les travaux précurseurs des constructions qui se terminèrent par celles des couvents actuels que nous voyons aujourd'hui, lesquels contiennent tous, dans leur intérieur, une tour de refuge, en cas d'invasion du couvent lui-même. Nous en avons l'exemple dans ce que nous dit Quatremère (*Mémoires*, T. I. p. 477), comme quoi, le Patriarche Shénoudi, le 55<sup>me</sup> (859-881), une fois que les troubles causés par les Arabes furent apaisés, fit rétablir le Couvent Saint Makaire, et l'entourna d'un mur très fort, afin que les moines et les chrétiens y fussent désormais à l'abri des incursions des Arabes. C'est ainsi, et pour ces raisons, que les couvents se formèrent tels que nous les voyons aujourd'hui.

Le premier renseignement que nous avons de ces premiers monastères, nous est communiqué par Rufin, qui visita Scété en l'année 372 ap. J.-C. (*Visits to Monasteries of the Levant*, by the Hon. Curzon, p. 79) et nous les mentionne comme étant 50. Le même auteur (Curzon) nous ajoute que Palladius, qui visita aussi Scété en l'année 387 ap. J.-C., nous fixe le nombre des moines à 5.000, soit une moyenne de 100 moines par monastère. Quoique d'autres auteurs nous aient mentionné un chiffre plus élevé, comme Makrizi, qui nous dit qu'il y en avait 100, il ne me semble pas que celui de 50, cité par Rufin, ait jamais été excédé. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit plus haut, à propos de la Vie de Saint Arsène, qui mourut en 445 ap. J.-C., sa vie marqua l'apogée de la vie monacale dans cette région, et, à partir de ce moment, le nombre de moines alla en diminuant jusqu'à 3.500, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Il serait par conséquent difficile de voir le nombre de moines diminuer et celui des monastères ou couvents augmenter ; d'autant plus que, dans un but de sécurité, il y avait plutôt une tendance à se concentrer dans des couvents, comme ceux que nous voyons aujourd'hui, qu'à se disperser.

Dans le récit de la vie du Patriarche Damien, le 35<sup>me</sup> (569-605), (*Hist. of the Patr.*, Evetts, p. 209), il est dit qu'on procéda à la reconstruction des quatre monastères, à Wadi Houbayb, sans mention de noms. Comme il n'y a, actuellement, que quatre couvents à la Vallée du Natroun, à lire cette phrase comme elle est, on s'imaginerait de suite que c'est à eux qu'elle se réfère ; mais ce n'est pas du tout le cas, ainsi qu'on va le voir. Cawenbergh, (*Etude sur les moines d'Égypte*, p. 122), nous répète ce renseignement d'après Sévère d'Ashmounein, et celui d'un contemporain, Jean de Pétra, qui le répéta à Jean de Mosch. Quant aux noms de ces quatre monastères, il nous dit qu'ils sont cités par ceux de leurs titulaires, dans la « *Vie de Jean Chamé* » (Kama), un manuscrit copte du Vatican, et qui sont comme suit : Apa Makaire, Apa Jean le Nain, Apa Bishay et celui d'El Baramous ou de Maxime et Domèce.

Ce Couvent de Baramous est celui de Maxime et de Domèce, les deux jeunes princes, fils de Valentinien 1<sup>er</sup> (364-375 ap. J.-C.), qui vinrent trouver Saint Makaire à l'endroit où se trouvent actuellement les ruines de ce Couvent. près de celui d'El Sayida Baramous, et où ce Saint s'était d'abord installé avant de se fixer où se trouve aujourd'hui le Couvent qui porte son nom. C'est pour cette raison que le Couvent d'El Baramous est aussi appelé Couvent des Grecs, et il fut bâti sur l'emplacement où ces deux jeunes princes furent ensevelis.

Leur légende, dans la *Patrologie Orientale* (T. V., p. 752), dit que lorsqu'ils arrivèrent à la Montagne de Saint Makaire, celui-ci les reçut avec grande joie et bonté, leur montra l'endroit où ils demeureraient, et leur donna des outils avec lesquels ils creusèrent la montagne et se firent une cellule. Saint Makaire leur apprit aussi à tresser le jonc et leur donna une règle, puis il les laissa et retourna à sa cellule. Les deux jeunes princes s'adonnèrent à des œuvres et à des travaux pénibles. Ils se proposèrent de ne parler avec personne ; ils jeûnaient, priaient et veillaient, et ils passèrent trois ans sans sortir de leur cellule en aucun endroit.

Quelque temps après, Maxime tomba malade, et sentant sa fin approcher, fit appeler Saint Makaire, qui arriva, assista à sa mort et le fit ensevelir près de sa cellule. Trois jours après son

enterrement, son frère Domèce tomba aussi malade et mourut, il fut enseveli près du corps de son frère. Saint Makaire fit mettre les corps des deux jeunes princes dans leur caverne, et ordonna de nommer ce monastère « Baramous » d'Aba Rômâous.

Nous voilà fixés maintenant sur les noms de ces quatre monastères, dont deux, le deuxième et le dernier, ne sont pas parmi ceux existants aujourd'hui, et les deux autres le sont. Ensuite, comment concilier ce chiffre de quatre avec un nombre supérieur qui nous est indiqué par des auteurs postérieurs à cette date, qui nous donnent les noms des couvents qu'ils citent ?

Pour répondre d'une façon satisfaisante à cette question, et éclaircir cette situation au lecteur, telle que je la conçois, je suis obligé de devancer la période dans laquelle nous nous trouvons, et de décrire la situation telle qu'elle se trouve dans la Vallée du Natroun, aujourd'hui.

Ainsi que je viens de le dire plus haut, le nombre de couvents existant à la Vallée du Natroun, actuellement, et habités, est de quatre, savoir : celui d'Abou Makar, d'Anba Bishay, d'El Souriani et d'El Sayida Baramous. Le nombre de ceux dont les ruines existent de nos jours, et sont pareils aux précédents, est de 30, lesquels, ajoutés aux autres, font 34 en tout. Ce chiffre correspond à peu près à celui que nous signale le Père Chenau (*Les Saints d'Égypte*, T. II, p. 214, note), comme quoi ces couvents étaient au nombre de 37, vers le milieu du X<sup>me</sup> siècle ap. J.-C. Il ne semble pas qu'il y en eût d'autres, car leurs ruines auraient subsisté comme celles que nous voyons actuellement. Ces 34 couvents sont divisés en quatre groupes distincts, de la façon suivante :

1<sup>er</sup> Groupe — Le Couvent d'Abou Makar, avec 15 autres ruinés, autour de lui, forme ce groupe. J'ai pu identifier un de ces derniers, celui d'Anba Zacharia, de la manière suivante : dans la « *Vie d'Isaac* », Patriarche d'Alexandrie, le 41<sup>me</sup> (686-689), écrite par Mina, Evêque de Pchati (Ibshadi, Markaz Tala), texte copte traduit par Porcher (*Patrol. Or.*, T. XI.), il est dit, à la page 15, ce qui suit :

« Étant allé (Isaac) à Scété, où il habita le Monastère d'Anba Zacharia, d'excellente mémoire, prêtre et hégoumène de la laure sainte d'Anba Makaire, qui devint évêque de la ville de Saïs »

Puis encore aux pages 48 et 49 :

« Anba Jean (Patriarche précédent) pria Dieu de lui révéler qui serait digne de lui succéder et de garder la Sainte Église. Il eut, dans une vision, cette révélation : Envoie chercher à Scété, au monastère d'Anba Zacharia, le moine ascète Isaac, c'est lui qui sera ton successeur ».

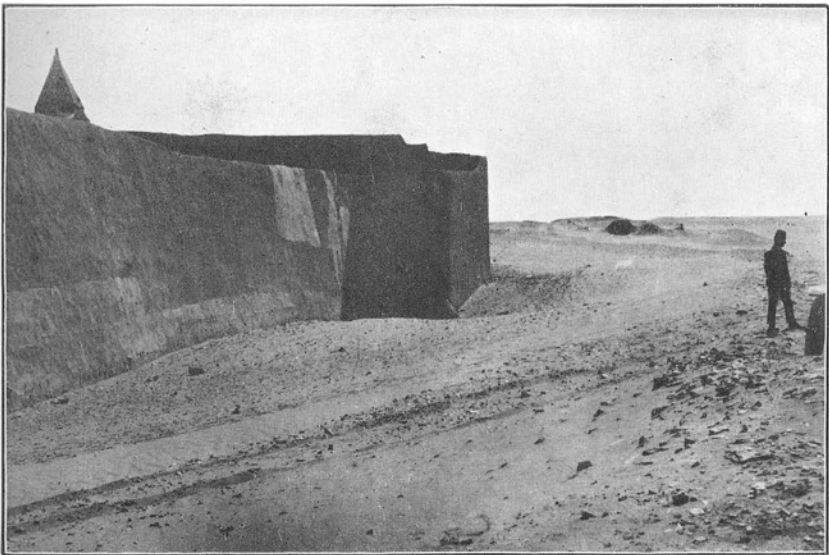
Il est évident qu'Anba Zacharia étant l'hégoumène de la laure sainte d'Anba Makaïre, qui se trouvait sur l'emplacement de son couvent actuel, devait avoir son monastère tout près de ce dernier ; me basant sur ceci, j'ai fait appliquer sur les ruines du couvent qui se trouve le plus près de celui d'Abou Makar, parmi les cinq ruinés qui se trouvent à côté de lui, une plaque en bronze, avec son nom inscrit dessus, en arabe et en français, sur une colonne de un mètre de hauteur, en béton armé.

2<sup>me</sup> Groupe — En partant du Couvent d'Abou Makar, et en se dirigeant vers l'Ouest, à une distance d'environ 8 à 10 kilomètres, se trouvent 14 couvents ruinés, qui forment ce groupe. Parmi ceux-ci, il en est un qui est reconnu jusqu'aujourd'hui sous le nom de Couvent d'Abou Yahnîs (Jean), et qui n'est rien autre que le Couvent de Saint Jean le Nain, c'est le plus grand de tous les couvents qui se trouvent dans la Vallée du Natroun, habités ou ruinés ; il a une superficie de 16.000 mètres carrés. Par ce que nous disent Makrizi et Amélineau (p. 448 et 450), trois autres sont facilement identifiables ; le Couvent des Arméniens se trouvait au Nord-Ouest de celui de Jean le Nain, et après lui se trouvait celui d'Anba Bishay : c'est exactement la position qu'a une des ruines. Le Couvent d'Ilias (Couvent des Abyssins) se trouvait près de celui de Jean le Nain, une des ruines se trouve précisément au Nord, à côté de ce dernier ; et le Couvent de Saint Noub (Anba Noub) se trouve aussi au Nord, à une faible distance des deux autres.

Un cinquième couvent, celui de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), est aussi identifiable, car il est dit dans le Synaxaire Arabe Jacobite (*Patrologie Orientale*, T. III, p. 521), et le Synaxaire Alexandrin (Edit. Forget, Texte Arabe, T. I, p. 175), que ce Saint, après s'être rendu au Désert de Scété, bâtit son église un peu à l'Ouest du Couvent de Saint Jean de Nain, et il est hors de doute



Deir Souriani.



Extérieur de St. Makaire (Couvent).

que cette église forma le noyau de son Couvent. Or, il existe, précisément, à l'Ouest des ruines du Couvent de Saint Jean le Nain, les ruines d'un grand Couvent qui est certainement celui de Saint Jean le Noir ; il a une superficie de 15.400 mètres carrés, et, après celui de Saint Jean le Nain, il est le plus grand Couvent de tous ceux de la Vallée du Natroun, habités ou en ruines.

Comme ces cinq couvents ruinés ont pu être indentifiés, j'ai agi avec eux exactement de la même façon que pour celui d'Anba Zacharia, en plaçant une plaque en bronze sur chacune des ruines. Dans ce groupe se trouve aussi un grand cimetière des moines, d'une superficie de deux feddans environ (8.400 m.c.), sur lequel une plaque en bronze a été érigée, comme pour les couvents ruinés, afin de le faire connaître.

3<sup>me</sup> Groupe — Au Nord-Ouest du groupe précédent, à une distance de 4 à 5 kilomètres, se trouvent les deux Couvents d'Anba Bishay et d'El Souriani (Syriens). Ces deux couvents forment ce groupe.

4<sup>me</sup> Groupe — A une distance de 8 kilomètres à l'Ouest-Nord-Ouest du groupe qui précède, se trouve actuellement un couvent isolé, celui appelé actuellement El Baramous, mais en réalité, celui d'El Sayida Baramous, celui portant le premier nom et qui était le Couvent des Grecs appelé aussi du nom d'Anba Moussa, son hégoumène, étant celui qui a été ruiné, et dont les ruines se trouvent à une faible distance au Nord-Est de l'actuel et sur lesquelles une plaque en bronze avec son nom a été érigée. Ces deux Couvents constituent ce groupe.

Ceci fait, on remarquera de la lecture de cette description, que, dans chacun de ces quatre groupes, se trouve le nom d'un des quatre monastères qui ont été mentionnés plus haut, sans noms, dans le récit de la vie du Patriarche Damien, et avec leurs noms, dans le manuscrit copte du Vatican sur la « Vie de Jean Chamé » (Kama), soit : Apa Makaire, Apa Jean le Nain, Apa Bishay et El Baramous. Il ne faut pas, cependant, s'imaginer que ces quatre monastères étaient bâtis comme les quatre que nous voyons aujourd'hui ; du tout, car, s'il en était ainsi, les Berbères n'auraient certainement pu commettre tous les méfaits qu'ils ont

commis, soit à l'époque du Patriarche Damien, soit à celles de ses successeurs, et les moines n'auraient pas eu la nécessité de fuir devant ces nomades, car ils n'avaient qu'à se renfermer dans leurs forteresses, et ils auraient été à l'abri de toute attaque, D'ailleurs, ce nombre de quatre aurait été tout à fait incompatible avec celui des moines de cette époque, soit environ 3.500, qui n'auraient certainement pu se loger dans leurs enceintes. Il faut donc considérer, à mon avis, ces quatre monastères, nommés par les noms de leurs premiers titulaires, comme étant le monastère central, autour duquel s'en étaient groupés d'autres, qui en dépendaient. Il est évident que tous ces monastères étaient construits comme ceux des premiers temps, tels qu'ils ont été décrits plus haut, ce qui explique la fuite de leurs occupants, lors de l'arrivée des Berbères. Plus tard, afin de se préserver contre ces attaques, des couvents comme ceux que nous voyons aujourd'hui ont été élevés, et les occupants de ces premiers monastères se sont répartis dans ceux des quatre groupes ci-avant mentionnés. Il semblerait qu'ils se sont groupés par nationalités, car nous voyons des couvents spéciaux nommés d'après la nationalité de leurs occupants, tels que les Syriens, les Arméniens, les Grecs et les Abyssins. Ces quatre nations étant celles, en dehors des Coptes, qui fournissaient des recrues à ces monastères, et lorsque ces recrues ont cessé de venir de leurs pays respectifs, leurs couvents, faute d'occupants, sont tombés en ruines.

Reste un point à déterminer, qui est assez compliqué. Quand donc est-ce que ces couvents, que nous voyons actuellement comme des forteresses, ont été construits ? Question à laquelle il est difficile de répondre, mais ce que je vais tâcher de faire au mieux de ma compréhension.

### **Après la Conquête Arabe.**

Ainsi qu'il a été rapporté plus haut, du temps du Patriarche Shenoudi, le 55<sup>me</sup> (859-881), les Arabes s'emparèrent de l'église, non du couvent, de Saint Makaire et des tours, et pillèrent tout ce qui s'y trouvait ; puis, après d'autres méfaits commis par eux,

dès que les troubles furent apaisés, le même Patriarche fit rétablir le monastère de Saint Makaire, et l'environna d'un mur très fort, afin que les moines et les chrétiens y fussent désormais à l'abri des incursions des Arabes. D'ailleurs, les travaux de ce Patriarche ne furent pas confinés à ce monastère seulement, mais s'étendirent à d'autres aussi, ainsi qu'il est dit plus haut.

Après cette date, nous n'entendons plus parler des déprédations commises par les Arabes, comme par le passé, et il est plus que probable que, vu le bon résultat obtenu par ce système, c'est-à-dire d'entourer les tours de refuge par des murs très forts, il a dû être généralisé, et que les autres couvents ont dû se former de cette manière. Du reste, tous les couvents actuels contiennent ces tours de refuge dans leurs enceintes, et il est plus que probable qu'elles étaient les anciennes tours qui ont déjà été mentionnées, et dont la prise de celles de Saint Makaire et des monastères qui l'entouraient, conjointement avec son église, est citée plus haut. Cette transformation, naturellement, n'a pas dû se produire d'un coup, mais graduellement.

Ce qui nous confirme ceci, c'est ce que nous dit l'Archi-prêtre Armanius, dans son mémoire, comme quoi, les couvents, au temps de ce même Patriarche, étaient au nombre de 7, savoir : (1) Couvent d'El (Sayida) Baramous, (2) Couvent de Makarius, (3) Couvent de Youhanna El Kassir (Jean le Nain), (4) Couvent d'Anba Bishay, (5) Couvent de Youhanna Kama (Jean le Noir), (6) Couvent d'El Sourian, (7) Couvent d'Anba Moussa; d'après Makrizi, ce couvent était celui d'El Baramous, et son titulaire avait le surnom de Noir. Cauwenberg (*Etude sur les Moines d'Egypte*, p. 122) nous confirme ceci, en nous disant que le Couvent d'El Baramous s'appelait aussi celui de Moïse le Noir, et que ce personnage en avait été l'Hégoumène. C'est la première fois que nous entendons parler de ce chiffre de sept avec leurs noms. Ce nombre de sept avec les mêmes noms, nous est confirmé par Davis, dans « *The life of Abba John Khamé* » (*Patrologie Orientale* T. XIV, p. 318, note).

Après cette époque, nous descendons de deux siècles pour arriver à un auteur arabe, Abou Obeid El Bakri, décédé en l'année 487 de l'Hégire, 1094 de l'Ere Chrétienne, qui nous dit, dans

son ouvrage « *El Massalik Wal Mamalik* » (*Description de l'Afrique*, trad. de Slane, p. 8), en détaillant un itinéraire de Tarnout (Tarrana) à Barka, ce qui suit :

« De Tarnout on se rend à El Mona, localité renfermant trois villes abandonnées, dont les édifices sont encore debout. On y remarque plusieurs châteaux magnifiques, situés dans un désert sablonneux, où les caravanes courent le risque d'être attaquées par les Arabes nomades. Ces châteaux, construits avec une grande solidité, ont des murailles d'une hauteur extraordinaire, et s'élèvent, presque tous, sur des voûtes en plein cintre ; quelques-uns sont habités par des moines chrétiens. El Mona possède plusieurs puits qui fournissent de l'eau douce, mais en petite quantité ».

La région que décrit notre auteur est incontestablement celle du Wadi Natroun ou Houbayb, mais le nom qu'il lui donne est faussé. Ce nom d'El Monâ s'applique au désert limitrophe qui sépare la dite vallée du Canal Noubaria actuel, ainsi qu'on va s'en rendre compte par ce qui suit :

Dans *l'Histoire des Patriarches*, d'Evetts, p. 241 et suivantes, il est donné le récit du voyage que fit le Patriarche Benjamin, le 38<sup>me</sup> (622-661), d'Alexandrie au Wadi Houbayb, pour y visiter les couvents qui s'y trouvaient. Le Patriarche part d'Alexandrie le deuxième jour du mois de Touba, l'année n'est pas mentionnée, mais cela devait être dans le dernier quart de son Patriarcat. Il se rend d'abord à Trouga, localité qui se trouve située près d'Aboul Matamir, puis arrive au Désert d'El Monâ, près de la Montagne de Barnoug, et, finalement, arrive au Couvent d'El Baramous. Les deux régions de Wadi Houbayb et Désert d'El Monâ étaient donc limitrophes, et c'est cela qui a incontestablement fait faire à notre auteur cette confusion, en appliquant le nom de la dernière à la première aussi.

Le fait aussi que sa description ne s'applique pas à ce désert, nous est suffisamment prouvé par celui que, dans ce désert, il n'existe aucun puits pouvant fournir de l'eau et que ces magnifiques châteaux, avec de hautes murailles, dans lesquels habitaient les moines chrétiens, ne sont rien autre que les couvents actuels du Wadi Natroun.

Une autre preuve, encore à l'appui de ce qui précède, est fournie par les ruines des trois villes abandonnées. Il n'existait, dans le sein du désert d'El Monâ, rien de semblable ; et, à mon avis, ces ruines devaient représenter l'emplacement des trois localités qui ont été mentionnées ci-avant, soit : Schiatis, Nitria et Piamoun, qui se trouvaient dans le Nome Nitriote.

Afin d'éliminer toute supposition de la part du lecteur, comme quoi, vu la ressemblance des deux noms de Monâ et de Mina, il pourrait s'imaginer que ce que décrit notre auteur pourrait s'appliquer à Abou Mina (Saint Méнас), je vais continuer son itinéraire, et donner la description qu'il nous fait, à son époque, de cette fameuse église ; chose qui intéressera sûrement le lecteur et ne sera pas déplacée, vu la proximité des deux endroits et le rapport commun existant entre eux, du côté religieux.

Après donc Tarnout et El Monâ, Abou Obeid El Bakri nous apprend qu'on arrivait à Abou Mina, et voici comment :

« De là on se rend à Abou Mina, grande église qui renferme des images et des sculptures très curieuses. On y tient les lampes allumées jour et nuit ; jamais on ne les éteint. Au fond de ce bâtiment se voit une grande coupole renfermant l'image d'un homme qui se tient debout, chaque pied appuyé sur un chameau ; une de ses mains est ouverte et l'autre fermée. Ce groupe, tout en marbre, représente, dit-on, Abou Mina. On voit aussi dans cette église les images de tous les prophètes, que le salut soit sur eux ! Celle de Zacharie s'y trouve avec celle de Jean ; l'image de Jésus, placée sur une grande colonne de marbre, à droite en entrant, est protégée par une porte fermée à clef. Un double rideau est suspendu devant l'image de Marie. En dehors de l'Église on remarque la représentation de tous les animaux et des gens qui exercent des métiers. L'image d'un marchand d'esclaves, entouré des malheureux qui sont l'objet de son commerce, tient à la main une bourse dont le fond est percé ; emblème par lequel on a voulu indiquer qu'un marchand d'esclaves ne fait jamais fortune. Au milieu de l'église est un pavillon à coupole, renfermant huit images que l'on prétend représenter des anges. Dans une partie de l'église, on remarque une mosquée, parfaitement orientée, où les musulmans font la prière. Les environs de l'église sont remplis d'arbres

fruitiers, surtout d'amandiers à écorce lisse, et de caroubiers, dont le fruit, encore vert, a le goût de miel et sert à fabriquer des sirops ; il y a aussi beaucoup de vignes dont le produit, tant en raisins que vin est envoyé au Caire. Voici, dit-on, pour quel motif, on fonda cette église : sur l'emplacement qu'elle occupe il y avait un tombeau et, dans le voisinage, un village dont un des habitants était boiteux. Cet homme, ayant perdu son âne, sortit pour le chercher ; il passa sur le tombeau et, à l'instant même il marcha droit. Étant parvenu à atteindre l'animal, il le monta et rentra chez lui parfaitement guéri. Au bruit de cet événement, les malades vinrent en foule pour visiter le tombeau et ils n'eurent qu'à s'y asseoir pour recouvrer la santé. On bâtit alors l'église ; les malades continuèrent à s'y rendre mais ils reconnurent que le tombeau avait perdu sa vertu. Tous les ans, on envoie de Constantinople plusieurs milliers de dinars (le dinar équivaut à P.T. 60) à cette église ».

Après cette pointe vers l'Ouest, je retourne à notre vallée.

Le nombre suivant de ces couvents nous est indiqué par l'Archi-Prêtre Armanius, dans son Mémoire, reproduit du manuscrit non publié d'un historien copte, Aboul Makarim, portant le titre de *Les Églises et les Couvents*, et dans lequel il est dit qu'en l'année 925 Copte, 1209 de l'Ere Chrétienne, le nombre des Couvents était de huit, comme suit : (1) Couvent d'Anba Makarius, (2) Couvent d'El Sourian, (3) Couvent d'Anba Bishay, (4) Couvent de Youhanna Kama (Jean le Noir), (5) Couvent d'El Sayida Baramous, (6) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous), (7) Couvent d'El Askit, dans lequel Saint Arsène, professeur des fils des rois, se fit prêtre, (8) Couvent de Youhanna El Kassir (Jean le Nain).

Makrizi, dans son livre « Kitab El Soulouk » (*Histoire des Sultans Mamlouks*, trad. Quatremère, T. I, p. 246), nous dit qu'au mois de Zoulka'da de l'année 662 (Septembre 1264 ap. J.-C.), le Sultan El Zahir Bibars El Boundoukdari se rendit à Tarrana et de là, au Wadi Houbayb, où il visita les couvents et y logea.

Il existe au Musée Copte du Vieux-Caire un manuscrit intitulé « *Touhfat El Sâilin Fi Zikr Adyourat Rohban El Misriyin* » (Trésor de ceux qui s'intéressent à l'Histoire des Couvents des Moines Egyptiens), dont l'auteur est l'Archi-Prêtre Abd El Mes-

sih Salib El Massoudi El Baramousi, duquel j'ai puisé le renseignement suivant, ainsi qu'un autre qui est publié ci-après, grâce à la complaisance de S.E. Morcos Semeika Pacha, qui m'a permis d'en prendre copie, ce dont je lui en suis fort reconnaissant. Voici ce que dit le premier :

« Dans le livre du Carême il est dit que le Patriarche Anba Benjamin, le 82<sup>me</sup> (1327-1339), qui résidait à El Moallaka, au Vieux-Caire, quand il eut consacré le Carême, au Couvent de Saint Makaire, alla visiter les autres couvents qui se trouvaient alors à Berriyat Shihât. Cette relation se résume en ceci : lundi, premier jour de la 5<sup>e</sup> semaine du Saint-Carême, année 1046 de l'Ere des Martyrs (1330 de l'Ere Grégorienne), Anba Benjamin, accompagné de quelques évêques, partit du Couvent de Saint Makaire pour visiter celui de Saint Jean (le Nain) et y prendre la bénédiction des reliques et de la dépouille sacrée d'Anba Johannès Agoumène (Saint Jean le Nain). Mardi, il se rendit au Couvent d'Anba Bishay, où il prit la bénédiction des saintes reliques et des corps des Saints Anba Bishay et Anba Boula El Tamawi. Mercredi, il se mit en selle et partit pour le Couvent des Pères Grecs, connu sous le nom de Baramous ; il entra dans l'église, se prosterna devant l'autel, et prit la bénédiction des saintes reliques et des restes sacrés du Saint Père Anba Moussa.

« Le lendemain matin, il se rendit au Couvent d'El Sayida (Baramous), non pas à dos de monture, mais à pied, cette fois-ci. Vendredi matin, il partit pour le Couvent d'El Sourian. A l'aube du Samedi, il se rendit au Couvent de Saint Jean Kama (le Noir), et entra dans l'église. Dimanche, au crépuscule, il se rendit à la cellule de Bouhout, sur l'invitation des Abyssins ; il vit les cellules de l'extérieur, puis s'en retourna au Couvent de Saint Jean. Le jeudi de la 7<sup>e</sup> semaine, il revint au Couvent de Saint Makaire et y consacra le Chrême. Après quoi, il rentra au Caire ».

Il ressort de ce récit, que le nombre de Couvents, à cette époque était de sept, savoir : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent de Saint Jean le Nain, (3) Couvent d'Anba Bishay, (4) Couvent d'El Baramous ou des Grecs, (5) Couvent d'El Sayida (Baramous), (6) Couvent d'El Sourian et (7) Couvent de Saint

Jean le Noir. Quant à celui des Abyssins qui s'était formé plus tard, il n'était, à ce moment qu'à l'état de cellule.

L'auteur suivant est le grand géographe arabe, Ibn Fadlalla El Omari, décédé en l'année 748 de l'Hégire, 1347 de l'Ere Chrétienne, qui nous donne le renseignement qui va suivre, au cours d'un voyage à la suite d'une visite qu'il fit à la Vallée du Natroun, en compagnie du Sultan d'Égypte, El Malik El Nâçir Mohamad Ibn Kalaoun, qui régna trois fois d'une façon intermittente sur l'Égypte ; la troisième, étant la plus longue, dura de 709 à 741 de l'Hégire, soit 1309 à 1341 de l'Ere Chrétienne, et il est plus que probable que c'est dans cette dernière période du règne de ce Sultan que cette visite eut lieu.

Voici ce qu'il nous dit (T. I, p. 374) :

« Les Sept Couvents. — Ces Couvents sont situés dans la Basse Égypte. Ils longent, à l'Ouest, le territoire qui sépare la Béhéra du Fayoum.

« Nous avons visité certains d'entre eux en compagnie du Shérif El Naçiri (Le Sultan El Malik El Naçir). Ils se trouvent en un endroit retiré, parmi des sables et des marais salés, au milieu d'une étendue assoiffante et épuisante par sa sécheresse. Leurs habitants boivent de l'eau de citerne. Ils vivent dans des privations et une indigence extrême. Les chrétiens leur portent leurs offrandes et leur envoient de précieux cadeaux. Les écrivains coptes et les fonctionnaires du Sultan les entourent de sollicitude pour se ménager auprès d'eux une retraite en cas de disgrâce.

« Je ne connais pas d'histoire particulière à ces couvents, ni des vers composés en leur honneur, pour les citer. Mais j'ai tenu à en parler pour leur célébrité et l'étendue de leur renommée ».

Il est regrettable qu'en nous fixant ce chiffre de sept, il ne nous ait pas indiqué leurs noms, Mais comme le renseignement précédent est de la même époque, ils doivent être les mêmes.

Quant au second renseignement tiré du manuscrit du Musée Copte, il est comme suit :

« Voici le résumé de ce qui a été écrit dans la chronique d'Anba Gabriel, le 86<sup>me</sup> (1370-1378). Mardi, troisième jour de la Fête de la Résurrection, 9 Barmouda 1090 de l'Ere des Martyrs (1374 de l'Ere Chrétienne), après la consécration du Chrême, il partit

du Couvent de Saint Makaire avec les évêques et les personnes qui les accompagnaient, et alla visiter le Couvent de Saint Jean (le Nain). Les moines de ce Couvent, ainsi que les moines Abyssins et Arméniens, allèrent à sa rencontre. Il entra ensuite au Couvent et y récita la prière de la 9<sup>me</sup> heure. Mercredi, après les offices, il visita le Couvent de Banoub (Anba Noub), ainsi que les Couvents des Abyssins et des Arméniens. Il se rendit après au Couvent d'Anba Bishay et y récita la prière de la 6<sup>me</sup> heure. De ce Couvent, il alla à celui de Baramous, où il fut reçu par les moines de ce couvent, ainsi que par ceux du Couvent d'El Sayida Baramous, comme d'habitude. Il entra dans le Couvent de Baramous et y récita la prière de la 9<sup>me</sup> heure.

« Ayant quitté le Couvent de Baramous, il alla au Couvent d'El Sayida Baramous et y récita les Vêpres. Le jeudi, après les offices, il partit avec les évêques et se rendit au Couvent d'El Sourian ; il y fut reçu par les moines du Couvent d'Anba Bishay et par les moines syriaques, comme d'habitude. Il entra dans l'église des Syriaques et y récita la prière de la 6<sup>me</sup> heure.

« De là, accompagné des évêques, il se rendit au Couvent d'Anba Kama (autrement dit, Anba Johannès Kama, Saint Jean le Noir) ; il fut reçu par les moines de ce couvent, ainsi que par les moines abyssins et arméniens. Il entra dans le couvent d'Anba Kama et y récita la prière de la 9<sup>me</sup> heure. Il revint ensuite avec les évêques au Couvent de Saint Makaire d'où, à dos de monture, il regagna sa résidence, à l'Eglise d'El Moallaka, au Caire »

D'après ce récit, il ressortirait que le nombre de Couvents, à cette époque, était de 10, comme suit : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent de Saint Jean le Nain, (3) Couvent d'Anba Noub, (4) Couvent des Abyssins, (5) Couvent des Arméniens, (6) Couvent d'Anba Bishay, (7) Couvent d'El Baramous, (8) Couvent d'El Sayida Baramous, (9) Couvent d'El Sourian et (10) le Couvent de Saint Jean le Noir.

Vient maintenant Makrizi, décédé en 845 de l'Hégire, 1441 de l'Ere Chrétienne, avec sa longue description (T. II, p. 508 et 509, Edit. de Boulac) des couvents qui existaient de son temps, et qui nous dit ce qui suit :

« Quant à la Vallée de Houbayb, qui est la Vallée du Natroun

et se nomme « Désert de Shîhat », « Désert d'Askit », « Balance des cœurs », elle comptait autrefois cent monastères. Il n'en reste plus que sept qui s'étendent vers l'occident, le long du désert qui sépare la Béhéra du Fayoum. Tout cet espace est occupé par des sables arides, des marais salés, des déserts affreux et dépourvus d'eau. Les moines de ce canton ne boivent que de l'eau de puits. Les chrétiens d'Égypte leur portent des aumônes et le pain nécessaire pour célébrer la messe. Aujourd'hui, ces monastères sont bien déchus de leur ancienne splendeur. En effet, si l'on croit les écrivains chrétiens, il en sortit soixante dix mille moines, ayant chacun à la main un bâton de palmier, afin de saluer Amr Ibn El As à son retour d'Alexandrie, et d'implorer sa protection pour eux et pour leurs monastères. Ce général accéda à leur demande et leur délivra un diplôme qui se conserve chez ces moines.

« Couvent de Saint Makaire le Grand. — C'est un couvent célèbre chez les chrétiens. Au dehors, on voit les ruines d'un grand nombre de couvents. Autrefois les moines de Saint Makaire étaient en possession de ne point reconnaître le Patriarche s'il ne venait, après avoir été sacré à Alexandrie, se faire installer dans leur couvent. Il renfermait, dit-on, autrefois, quinze cents moines qui y faisaient leur résidence. Aujourd'hui, il ne s'en trouve plus qu'un petit nombre. On compte trois saints du nom de Makaire : le plus illustre est celui qui a fondé ce monastère. Ensuite vient Makaire d'Alexandrie et enfin Makaire l'Evêque. Leurs corps sont déposés dans trois cercueils de bois que les chrétiens vont visiter avec beaucoup de vénération. On conserve encore aujourd'hui dans ce couvent, l'écrit de Amr, par lequel ce général accordait aux moines de la vallée de Houbayb un droit à lever sur la Basse Égypte. C'est ce que m'ont assuré des témoins oculaires.

« Saint Makaire le Grand. — C'est le Makaire qui emprunta la vie monastique à Antoine, et il fut le premier à porter la toque et la ceinture en cuir munie de la croix que portent les moines seulement.

« Il se rencontra avec Antoine au Désert Est, près du Deir El Ezba, et demeura quelque temps chez lui ; Antoine lui fit revêtir le froc (l'habit de moine) et l'envoya à la Vallée du Natroun pour y résider ; ce qu'il fit, et beaucoup de moines se réunirent

chez lui. On lui reconnaît beaucoup de vertus, celle, par exemple, de jeûner complètement les 40 jours sans prendre absolument aucune nourriture. Il tressait des paniers d'osier pour vivre, et ne mangeait que du pain rassis, trempé dans l'eau, lui et ses compagnons, les moines du couvent, et ils n'en prenaient que le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim. Ils continuèrent ainsi jusqu'à leur mort.

« Quant à Makaire l'Alexandrin, il partit d'Alexandrie pour se rendre auprès du Makaire précité ; il embrassa la vie monastique par son entremise, devint Makaire III et fut évêque.

« Le Couvent de Saint Jean le Nain. — Il fut bâti, dit-on, au temps de Constantin, fils d'Hélène. Il était autrefois très florissant, et l'on y comptait un grand nombre de moines ; mais aujourd'hui, il n'en reste plus que trois.

« Le Couvent d'Elie. — Appartient aux Abyssins. Le Couvent de Saint Jean ainsi que celui de Saint Elie, ayant eu leur charpente rongée par les vers, se sont écroulés et n'offrent plus maintenant que des ruines. Les Abyssins se sont retirés au Couvent de la Vierge « Sayida Youhannis El Kassir », qui est un joli couvent, voisin du couvent de Saint Jean le Nain, A proximité de ces couvents se trouvent :

« Le Couvent de Saint Noub. — Celui-ci fut également détruit. Quant à Saint Noub, il était originaire de Samanoud. Il fut tué au temps de l'Islam, et son corps déposé dans une maison à Samanoud.

« Le Couvent des Arméniens. — Voisin de ces couvents, est également détruit. A proximité, se trouvent aussi :

« Le Couvent de Saint Bishay. — Il est très grand et très révééré parmi les chrétiens, attendu que Bishay est un des solitaires les plus célèbres et qu'il va de pair avec Saint Makaire et Saint Jean le Nain.

« Vis-à-vis le Couvent de Saint Bishay, on voit un autre couvent qui appartenait autrefois aux chrétiens jacobites, mais qui, depuis trois cents ans, est occupé par des moines syriens. L'emplacement sur lequel sont situés ces couvents est désigné sous le nom de « Lac des Couvents »

« Le Couvent d'El Sayida Baramous. — Il est sous l'invocation de la Vierge Marie. Il renferme quelques moines.

« Vis-à-vis est le Couvent de Saint Moïse, ou de Moïse le Noir, autrement nommé le Couvent d'El Baramous. On raconte que Maxime et Dometius, fils d'un empereur des Romains, avaient eu pour maître Arsène. Celui-ci, ayant quitté la cour, se retira dans le désert de Shîhat où il embrassa la vie monastique et demeura jusqu'à sa mort. Pendant qu'il était dans le désert, les deux jeunes princes dont nous avons parlé, étant venus le rejoindre, se mirent sous sa conduite. Après leur mort, leur père fit bâtir, sous leur invocation, l'église de Baramous. Saint Moïse le Noir, qui était de race berbère, était un brigand qui avait commis beaucoup de meurtres. S'étant fait chrétien, il embrassa la vie monastique et composa un grand nombre d'ouvrages. Il était un des solitaires qui passaient le carême entier sans prendre de nourriture.

Les 10 Couvents que nous nomme Makrizi, sont donc les suivants : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent de Saint Jean le Nain, (3) Couvent d'Elie ou des Abyssins (ruiné), (4) Couvent d'El Sayida Youhannis El Kassir, (5) Couvent de Saint Noub (ruiné), (6) Couvent des Arméniens (ruiné), (7) Couvent de Saint Bishay, (8) Couvent sans nom, que Makrizi dit être vis-à-vis du précédent, et occupé par des moines syriens ; il est facilement identifiable, c'est le Couvent d'El Sourian, (9) Couvent d'El Sayida Baramous et (10) Couvent d'El Baramous ou de Moïse le Noir, qui fut son hégoumène.

D'après les renseignements que j'ai recueillis dans la région et les couvents, j'ai tout lieu de croire que ces derniers ont reçu la visite du Sultan Kaitbay, qui régna de 872 à 901 de l'Hégire, soit 1468 à 1496 de l'Ere Chrétienne. Si ceci est exact, ces couvents auraient reçu, avec les deux mentionnés précédemment, la visite de trois des plus grands Souverains de l'Égypte.

L'archi-Prêtre Armanius nous dit encore dans son mémoire, que, lorsque le Patriarche d'Antioche, Anba Agathon, visita ce désert, le Samedi, 6 Amshir, le jour de la terminaison du Grand Jeûne, en l'année 1198 Copte, 1482 de l'Ere Chrétienne, il ne restait plus que six couvents, savoir : (1) Couvent d'Anba Bishay, (2) Couvent d'El Sourian, (3) Couvent d'Anba Makarius, (4)

Couvent de Youhanna El Kassir (Jean le Nain), (5) Couvent de Youhanna Kama (Jean le Noir), (6) Couvent d'El Sayida Baramous.

Dans l'ouvrage «*Nouzhat El Anzâr* », d'El Warcilâni, décédé en 1193 de l'Hégire (1779 de l'Ere Chrétienne), p. 242, traitant du voyage de cet auteur du Maroc au Hedjaz, en 1179 de l'Hégire (1765 E. C.), on lit ce qui suit :

« Nous partîmes ensuite d'El Shammama à destination de Wadi El Rohbân (Vallée des Moines). C'est une grande et longue vallée où se trouvent des châteaux (couvents) pour les ermites chrétiens, venant d'Égypte, qui s'y retirent pour s'adonner au culte de Dieu. En Égypte, il y a des communautés chrétiennes qui payent le tribut au Sultan »

On lit encore dans le même ouvrage, pages 243 et 244 :

« Le Wadi El Rohbân est une grande vallée sablonneuse ; on y trouve des dattiers, de l'eau en abondance et diverses espèces de bêtes sauvages, ainsi que des bœufs, des autruches, des gazelles, des vaches sauvages et d'autre gibier.

« Cette vallée a été octroyée aux moines, parce qu'elle abrite les moines chrétiens qui s'y établissent par groupes, dans leurs couvents respectifs, et aucun étranger n'y est admis. Ils ne possèdent ni terres, ni troupeaux. Les chrétiens « zimmi » d'Égypte sont en rapports avec eux, ils leur envoient leurs ex-voti et leurs aumônes, consistant en provisions et vêtements.

« C'est de là que la route continue de l'Égypte jusqu'à Aougela ».

On lit encore, dans le même ouvrage, p. 606, quand l'auteur traite de son voyage de retour du Hedjaz au Maroc, en 1181 de l'Hégire (1767 E. C.), ce qui suit :

« Puis nous partîmes le matin et continuâmes notre route jusqu'à ce que nous arrivâmes tout près du *Kasr* (Couvent) abritant les chrétiens, c'est-à-dire les moines.

« Arrivés à la porte du kasr, nous les vîmes paraître, et ils engagèrent la conversation avec nous ; ils nous demandèrent des nouvelles de l'Égypte et de ses habitants. Nous leur rapportâmes ce qui s'était passé entre eux et Sâlih Bey, qui se trouvait dans la Haute-Égypte, et leur dîmes qu'un combat s'engagea entre eux,

qui eut pour résultat la déroute des troupes d'Égypte, lesquelles, alors, remplirent d'autres canots. Nous logeâmes dans le kasr vide situé à l'extrémité, où nous enterrâmes le fils de Sidi Mohammad El Hag. Nous y passâmes une excellente nuit ».

### **Mémoire sur les Couvents Coptes du Wadi Natroun, par le Général Andréossy.**

Le Général Andréossy, un des Généraux Français de l'Armée de Bonaparte, qui était venu en Égypte, fut chargé par ce dernier de faire une reconnaissance au Wadi Natroun, et de visiter les Couvents Coptes qui y existent. Se conformant à cet ordre, il opéra cette reconnaissance du 23 au 27 Janvier 1799, en partant de Tarrana, et voici ce qu'il nous dit sur ces Couvents :

« Les Couvents coptes qui se trouvent dans la Vallée du Natroun ont été fondés dans le quatrième siècle ; mais les monastères doivent avoir été rebâti's plusieurs fois depuis cette époque. Trois de ces monastères ont la forme d'un carré long dont le grand côté a depuis quatre-vingt dix-huit jusqu'à cent quarante-deux mètres un tiers, et le petit côté depuis cinquante-huit et demi jusqu'à soixante-huit un quart ; ce qui donne une surface moyenne d'environ sept mille cinq cent soixante mètres carrés. Les murs d'enceinte ont au moins treize mètres d'élévation, et deux mètres et demi à trois mètres d'épaisseur à la base ; ils sont en bonne maçonnerie et bien entretenus : il règne à la partie supérieure un trottoir d'un mètre de largeur. Le mur au-dessus du trottoir a des meurtrières, les unes dans le mur même, les autres inclinées et saillantes en dehors, pour pouvoir se défendre à coups de pierres contre les Arabes : les meurtrières saillantes ont des masques pour garantir la tête des coups de fusils.

« Les couvents n'ont qu'une seule entrée qui est basse et étroite ; elle n'a pas plus d'un mètre de hauteur, et de deux tiers de mètre de largeur : une porte très épaisse la ferme en dedans ; elle est contenue par un loquet dans le haut, par une forte clef en bois dans le milieu, et vers le bas par une traverse qui pénètre à droite et à gauche dans la maçonnerie. Cette porte est recouverte

en entier extérieurement par de larges bandes de fer fixées chacune par huit clous à tête. L'entrée est en outre fermée en quelque sorte hermétiquement en dehors par deux meules de granit posées de champs ; ces meules ont de diamètre un peu moins que la hauteur de l'entrée ; et leur épaisseur permet qu'elles se logent à la fois et de côté dans le cadre de la maçonnerie ; la porte est défendue par une espèce de machicoulis. Lorsqu'on veut se clore, un moine, resté en dehors, commence à rouler une des meules avec une pince, il la cale et présente l'autre ; il se glisse ensuite en dedans, et entraîne vers lui la seconde meule qui se place naturellement à côté de la première : les deux meules logées, on ferme la porte. Le machicoulis découvre ceux qui voudraient tenter de retirer les meules.

« Chaque Couvent a dans son intérieur une tour carrée où l'on n'entre que par un pont-levis de cinq mètres de longueur, et dont l'élévation est de six mètres et demi au-dessus du sol. On lève le pont au moyen d'une corde ou d'une chaîne qui passe à travers le mur, et qui s'enroule autour d'un moulinet ou treuil horizontal : la tour est terminée par une plate-forme supérieure au mur d'enceinte.

« Les trois couvents qui sont dans le voisinage des lacs ont des puits creusés de treize mètres où il y a à peu près un mètre d'eau douce que l'on élève au moyen d'une roue à pots. Les puits servent aux besoins du monastère et à arroser un petit jardin où croissent un peu de légumes, et où sont plantés quelques arbres, tels que le dattier, l'olivier, le tamarisc, l'henné et le sycomore. Au commencement de pluviôse, l'eau des puits est au maximum de son élévation, elle baisse en été, mais jamais les sources ne sont taries. Le couvent des Syriens possède l'arbre miraculeux de Saint Ephrem qui a six mètres et demi de hauteur sur trois mètres de tour. On raconte que, dans les premiers temps de la ferveur monastique, les moines du désert, déjà dégoûtés de leur état, se plaignaient de ce qu'il ne croissait aucune production dans ces sables arides. Saint Ephrem, pour réchauffer leur zèle, prit son bâton, le planta dans le sable, et annonça à ses prosélytes qu'il en viendrait un arbre. On dit que le miracle eut lieu, et que le bâton poussa des racines et des branches. C'est le même arbre sur pied depuis cette époque, qui porte le nom d'arbre de Saint Ephrem. C'est

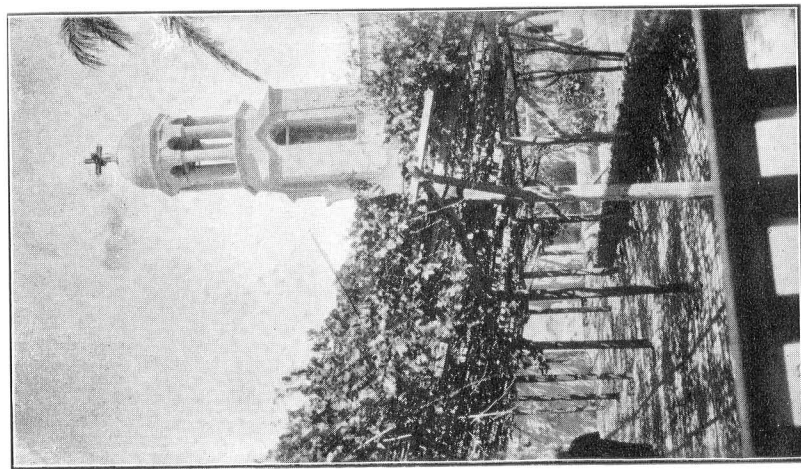
le tamarinier de l'Inde dont les moines syriens se croient seuls possesseurs ; cet arbre est fort rare dans la Basse Egypte, mais très connu dans le Sayd (Haute-Egypte).

« Le quatrième couvent qui porte le nom de couvent de Saint Makaire n'a qu'un puits dont l'eau est salée ; mais à environ quatre cents mètres en dehors on trouve un puits bien entretenu dont l'eau est très bonne, et il y a une source sur la pente opposée du vallon. Ce puits a cinq mètres de profondeur, un mètre un tiers en carré ; et il y a un peu moins d'un mètre d'eau. Les deux couvents ont également en dehors dans leur voisinage une source pareille.

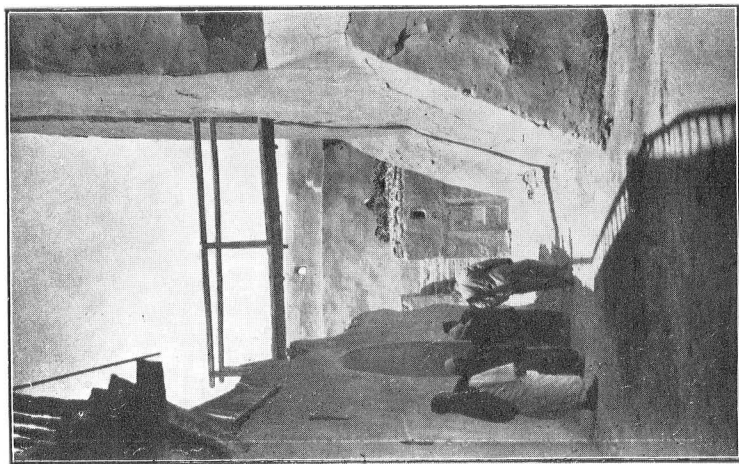
« Les cellules des moines sont des réduits où le jour ne pénètre que par l'entrée qui a un peu plus d'un mètre de hauteur : leurs meubles sont une natte, leurs ustensiles une jarre et une bardaque. Les églises, les chapelles décorées d'images grossièrement peintes, sont assez bien tenues : hors de là, tout est en désordre. La pauvreté des moines ne leur permettant point de suspendre dans les églises des ornements de luxe, ils cherchent du moins à s'en procurer l'imitation : ainsi, au lieu de lampes d'argent, ils ont des lampes en œufs d'autruche qui font un assez joli effet.

« Les religieux sont la plupart borgnes ou aveugles ; ils ont un air hagard, triste et inquiet ; ils vivent de quelques revenus, mais principalement d'aumônes ; ils se nourrissent de fèves et de lentilles préparées à l'huile ; leur temps se passe en prières : l'encens brûle dans ces retraites entourées d'une mer de sable et la croix domine les coupes les plus élevées. Il y a neuf moines au couvent des Baramous, dix-huit au couvent des Syriens, douze au couvent d'Anba Bishay et vingt au quatrième couvent (Saint Makaire). Le Patriarche du Caire entretient des sujets ces quatre monastères.

« Nous ignorons quelles peuvent être les jouissances de ces pieux cénobites ; nous n'avons rien aperçu qui indiquât qu'ils s'occupent de culture d'esprit, ni de travail des mains : leurs livres ne sont que des manuscrits ascétiques sur parchemin ou papier coton, les uns en arabe, les autres en langue copte, ayant en marge la traduction arabe. Nous avons rapporté quelques-uns de ces derniers qui paraissent avoir six cents ans de date. Nous avons



Couvent d'El Sayida Baramous. Le jardin.



Au Couvent d'El Sayida Baramous.  
(Pont-Levis et tour de refuge).

parcouru l'intérieur de ces monastères dans le plus grand détail : les religieux se sont prêtés avec beaucoup de complaisance à cette visite qui paraissait les flatter ; et avant de sortir, nous avons accepté le pain de la communion qu'ils nous ont offert. Ce pain est de pâte non levée, et d'un doigt d'épaisseur ; il est rond, grand comme la paume de la main, et couvert en dessus de caractères arabes.

« Les religieux exercent envers les Arabes le devoir forcé de l'hospitalité, et ils sont obligés d'être sans cesse sur leurs gardes ; aussi, lorsqu'ils vont d'un hospice à l'autre, ils ne voyagent que la nuit. Les Arabes dans leurs courses passent à portée des couvents, et s'arrêtent pour manger et faire rafraîchir leurs chevaux ; les moines leur donnent par dessus le mur, car ils ne leur ouvrent jamais la porte : une poulie placée à un des angles de l'enceinte est destinée à descendre, par le moyen d'une corde et d'une couffe, le pain, les légumes et l'orge qu'il est d'usage de leur fournir ; ils sont forcés d'en agir ainsi, pour n'être point exposés, lorsqu'ils sont rencontrés hors de leurs couvents, à se voir dépouiller et peut-être assassiner.

### Superficie des Couvents :

La superficie des quatre Couvents existant actuellement est comme suit :

	F.K.S.	M.C.
Couvent d'Abou Makar.....	1.21.18	8.000
Couvent d'Anba Bishay.....	2.16.14	11.300
Couvent d'El Sourian .....	1.16.00	7.000
Couvent d'El Sayida Baramous...	2.13.00	10.700

La superficie des sept Couvents ruinés, qui ont pu être identifiés, est comme suit :

	F.K.S.	M.C.
Couvent de Jean le Nain.....	3.19.06	16.000
Couvent de Jean le Noir. ....	3.16.00	15.400
Couvent des Arméniens.. ....	0.18.14	3.250
Couvent d'Ilias .....	0.18.21	3.300
Couvent d'Anba Noub .....	0.15.10	2.700
Couvent d'Anba Zacharia. ....	1.4. 14	5.000
Couvent d'El Baramous.. ....	1.19.10	7.600

**Propriétés des Couvents :**

Les propriétés des quatre Couvents existants de nos jours sont, d'après la communication qui m'a été faite par le Patriarche Copte, comme suit :

	<b>Feddans</b>	<b>Maisons de rapport</b>
Couvent d'Abou Makar.....	145	7
Couvent d'Anba Bishay.....	106	2
Couvent d'El Sourian .....	134	21
Couvent d'El Sayida Baramous...	244	10

---

## CONCLUSION

---

En récapitulant toute cette situation, nous avons le résultat suivant, pour les Couvents qui nous sont cités par l'Histoire, aux dates ci-après mentionnées :

### Première Période.

569-605 ap. J. C.

4 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, et (4) Couvent d'El Baramous, ou de Maxime et Domèce.

Les 4 Couvents cités dans cette période sont les plus anciens que l'Histoire nous mentionne par leurs noms. Les deux premiers existent à l'heure actuelle, et il ne reste plus des deux autres que leurs ruines, sur lesquelles j'ai fait mettre une plaque en bronze avec leurs noms en arabe et en français pour les indiquer. Les titulaires des quatre sont contemporains, tous ont vécu au 4<sup>e</sup> siècle ap. J. C. ceux du dernier, Maxime et Domèce, sont ceux qui sont morts les premiers, probablement dans le dernier quart de ce siècle, et le Couvent d'El Baramous qui est aussi appelé celui des Grecs, à cause d'eux, fut élevé à l'endroit où ils furent ensevelis, par Saint Makaire, lequel mourut vers l'année 390 ap. J. C. Jusqu'à cette date, aucune invasion des Berbères n'avait eu lieu. Les deux autres, Anba Bishay et Saint Jean le Nain, ont vécu une partie du 5<sup>e</sup> siècle ap. J. C., et les deux se firent moines auprès d'Anba Bamaweh, qui leur fit embrasser la vie monastique, au désert de Scété. Les deux ont assisté aux premières invasions des Berbères. Lorsqu'elles se produisirent, Anba Bishay quitta Scété et se rendit à la montagne d'Antinoë (Inçina, Haute-Égypte), où il mourut. Quand les troubles du Désert de Scété se furent apaisés, on ramena son corps avec celui d'Anba Boulâ, qui était de Tamaweh, au Couvent d'Anba Kishay, où ils furent inhumés. (*Patrologie Orientale, Synaxaire Arabe Jacobite, Mois d'Abib*, T. XVII, p. 360. *Synaxaire Alexandrin, texte arabe*, T. II, p. 210). Quant à Saint Jean le Nain, lui aussi quitta le Désert de Scété par suite de l'arrivée

des Berbères, et se retira à Clyisma (Koulzoum), et y mourut. Son corps fut transféré plus tard à son Couvent, à Scété, le 30 Misra de l'année 525 des Martrys (23 Août 809), (*Patr. Or., Syn. Ar. Jac., Mois de Misra*, T. XVII, p. 766), (*Syn. Alex., texte ar.* T. II. p. 293).

### Deuxième Période.

859-881 ap. J. C.

7 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous), (5) Couvent d'El (Sayida) Baramous, (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama) et (7) Couvent d'El Sourian.

Ainsi qu'on le voit, le nombre de Couvents, dans cette période, s'est accru des trois derniers. Le (5) est mentionné dans la liste sous un nom différent que dans la période précédente, mais ainsi qu'il a été expliqué au cours de cette étude, ce Couvent portait le nom d'Anba Moussa et des Grecs aussi, c'est pour cette raison que j'ai mis entre ( ) le nom d'El Baramous, afin que le lecteur se rende bien compte que c'est de ce Couvent qu'il s'agit. Le (5) dans la liste porte le nom d'El Baramous, tout court, et à le lire de cette façon, on le prendrait, avec raison, pour le précédent ; mais ce n'est pas le cas, ainsi que je l'ai démontré ci-avant, et c'est pour cela que j'ai mis entre ( ) le nom d'El Sayida, afin de bien démontrer que c'est de ce Couvent qu'il s'agit.

La date de l'arrivée du titulaire du (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), au Désert de Scété, n'est pas exactement connue, mais, d'après le récit de sa vie (*Patr. Or., T. XIV*, p. 319), cela aurait eu lieu vers la fin du 8<sup>e</sup> ou le commencement du 9<sup>e</sup> siècle. Son Couvent, que j'ai pu identifier, est situé à l'Ouest de celui de Saint Jean le Nain, et j'ai mis sur ces ruines une plaque en bronze indiquant son nom en arabe et en français ; ce Couvent est après celui de ce dernier Saint le plus grand de tous ceux qui se trouvent au Wadi Natroun, ruinés ou existants. Le dernier (7) Couvent d'El Sourian (Syrien) a dû se former entre cette période et la précédente, sans qu'on puisse en connaître la date.

### **Troisième Période.**

1017 ap. J.C.

7 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous), (5) Couvent d'El (Sayida) Baramous, (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), (7) Couvent d'El Sourian.

La liste de cette période est produite par l'Archi-Prêtre Armanius, dans son Mémoire, comme étant celle des Couvents qui se trouvaient en fonctions à l'époque du Patriarche Christodule, le 66<sup>me</sup>, (1044-1075). Ils sont exactement les mêmes que ceux de la période précédente.

### **Quatrième Période.**

1209 ap. J.C.

8 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous), (5) Couvent d'El Sayida Baramous, (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), (7) Couvent d'El Sourian et (8) Couvent d'El Askit ou de Saint Arsène.

Le nombre des Couvents dans cette période est augmenté d'un (8), il est vrai, mais qui n'est mentionné par aucun autre auteur, et il se trouverait, paraît-il, à Tarrana ; on peut donc pratiquement considérer les Couvents de cette période come étant les mêmes que ceux des deux précédentes.

### **Cinquième Période.**

1330 ap. J.C.

7 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'El Baramous ou des Grecs, (5) Couvent d'El Sayida (Baramous), (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), et (7) Couvent d'El Sourian.

Les Couvents de cette période sont les mêmes que dans les trois précédentes, seulement nous entendons parler de cellules appartenant aux Abyssins, que le Patriarche Benjamin, le 8<sup>ème</sup>, visita lors de sa visite aux autres Couvents.

### Sixième Période.

1374 ap. J. C.

10 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'El Baramous, (5) Couvent d'El Sayida Baramous, (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama), (7) Couvent d'El Sourian, (8) Couvent d'Anba Noub, (9) Couvent des Abyssins et (10) Couvent des Arméniens.

Cette période nous amène une augmentation de 3 Couvents pour les porter à 10, qui est le plus grand chiffre que l'Histoire nous mentionne pour les Couvents qu'il nous nomme dans une seule période. Les recherches que j'ai faites pour trouver le nom d'un personnage qui aurait eu des rapports avec le Désert de Scété, et portant celui du titulaire du (8) Couvent d'Anba Noub, ne m'ont fait aboutir qu'à celui d'un Saint mentionné dans l'ouvrage « Les Saints d'Égypte », (T. II. p. 116), appelé l'Abbé Anoub, lequel avec ses six frères auraient embrassé la vie érémitique, et habitaient le Désert de Scété, qu'ils n'auraient quitté que devant une invasion de Berbères pour s'installer à Térénutis (Tarrana). La date de cette invasion, ni celle de son existence, ne nous est citée, mais nous pouvons la fixer par la mention qui y est faite de la visite que l'Abbé Isaïe lui aurait faite à Térénutis. Or, cet Abbé était le contemporain de Saint Makaire le Grand, « (*Les Saints d'Égypte*), T. I, p. 130), mais comme ce dernier est mort à la fin du 4<sup>me</sup> siècle sans voir la première invasion des Berbères, qui eut lieu en l'année 410, on peut donc déduire de cet état de choses que la rencontre de l'Abbé Isaïe avec l'Abbé Anoub a dû avoir lieu dans la première moitié du 5<sup>me</sup> siècle, et que c'est vers la moitié de ce siècle qu'il est mort. Ceci nous porte bien loin de la période dont nous parlons actuellement, et nous fait une différence de 900 ans environ entre les deux dates ; et j'avoue que c'est une objection sérieuse à l'adoption de ce Saint comme étant le titulaire du Couvent sous discussion ; mais il se peut que les cellules qu'il habitait avec ses frères aient été conservées par les moines, qui les ont habité après lui, et au moment où ils ont élevé le Couvent, ils lui ont donné son nom.

Dans le récit de sa vie, il est dit qu'il mourut à Térénutis ; a-t-on transféré son corps à Scété ? Il est difficile de le dire, car le récit est muet sur ce sujet, mais il n'y aurait rien d'impossible, car nous avons bien vu les corps de Saint Jean le Nain et d'Anba Bishay transférés de bien plus loin : le premier, de Clysma, 350 ans après sa mort, et le second, d'Antinoë (Inçina) dans la Haute Egypte. En tous cas, si ce personnage est le même que le titulaire du Couvent, il est hors de doute que son corps a dû être transféré, car c'est cette opération qui a été la cause de la conservation de son souvenir dans la Vallée. En fin de compte, je reconnais que les arguments employés ci-avant ne sont pas tout à fait concluants pour l'admission de cet Abbé comme étant le titulaire de ce Couvent, mais, je le répète, si je l'ai mentionné, c'est parce qu'il était le seul personnage portant ce nom qui pouvait remplir les conditions requises ; aussi, j'avance ces arguments avec réserve.

Dans la période précédente, j'ai fait ressortir que le Patriarche Benjamin avait visité les cellules des Abyssins ; entre elle et la présente, dans l'intervalle de ces 44 années, ces cellules s'étaient formées en Couvent, à l'instar des autres, que le Patriarche Gabriel, le 86<sup>ème</sup> (1370-1378), visita, ainsi que celui des Arméniens qui s'était aussi formé pendant ce laps de temps.

### **Septième Période.**

1440 ap. J.C.

10 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous), (5) Couvent d'El Sayida Baramous, (6) Couvent d'El Sayida Youhannis El Kassir (probablement celui de Saint Jean le Noir), (7) Couvent d'El Sourian, (8) Couvent d'Anba Noub (ruiné), (9) Couvent d'Elie ou des Abyssins (ruiné), et (10) Couvent des Arméniens (ruiné.)

La liste de cette période est celle de Makrizi, et elle est identique, comme nombre et noms, sauf un, à la précédente. Pour le (3) Couvent de Saint Jean le Nain, cet auteur nous dit qu'il était ruiné et habité par 3 moines, mais cette première assertion doit être acceptée avec réserve, car, dans la période suivante, 42 ans après celle-ci, ce Couvent est mentionné comme existant encore ; aussi, c'est pour cette raison que je ne le marque pas comme ruiné.

Le Couvent qui diffère en nom dans cette liste de la précédente, est le (6) Couvent d'El Sayida Youhannis El Kassir, qui est mis à la place de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama). A mon avis, cela doit être une erreur de la part de Makrizi, pour les raisons suivantes :

1. — Ce dernier Couvent est mentionné dans la liste précédente et la suivante, par conséquent, il est hors de doute qu'il existait à l'époque de celle-ci.

2. — Aucun autre auteur ne nous mentionne le nom que nous cite Makrizi, au moment où les Patriarches ont visité les Couvents qui se trouvaient dans la Vallée du Natroun.

3. — Makrizi nous dit que les Abyssins, après la ruine de leur Couvent, se sont retirés dans celui d'El Sayida Youhannis El Kassir, qui était voisin du Couvent de Saint Jean le Nain ; ceci correspond aux positions réciproques qu'ont les ruines de ce dernier Couvent avec celui de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama).

4. — Il existe une tradition comme quoi, après la ruine du Couvent de Saint Jean le Noir, les moines qui y habitaient, se sont retirés au Couvent d'El Sourian. Or, lorsque Curzon (*Visits to Monasteries in the Levant*, p. 94) visita en 1837 les Couvents de la Vallée du Natroun, il logea dans ce dernier Couvent, et il nous dit qu'il y avait des Moines Abyssins, et qu'on lui raconta que ces derniers, après la ruine de leur Couvent, étaient venus se retirer dans celui d'El Sourian.

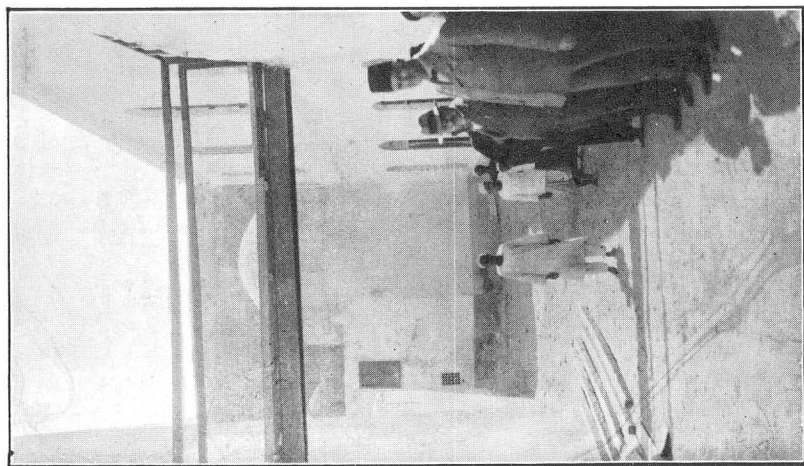
C'est pour ces raisons qu'à mon avis, le Couvent d'El Sayida Youhannis El Kassir, que nous mentionne Makrizi, doit être celui de Saint Jean le Noir.

Trois autres Couvents, celui (8) d'Anba Noub, celui (9) d'Elie ou des Abyssins, et celui (10) des Arméniens, étaient ruinés à cette époque. Il y a lieu, aussi, de prendre note, pour ce qui va être dit à la période suivante, que le (4) Couvent d'Anba Moussa (El Baramous) et le (5) Couvent d'El Sayida Baramous, existaient tous deux à cette période.

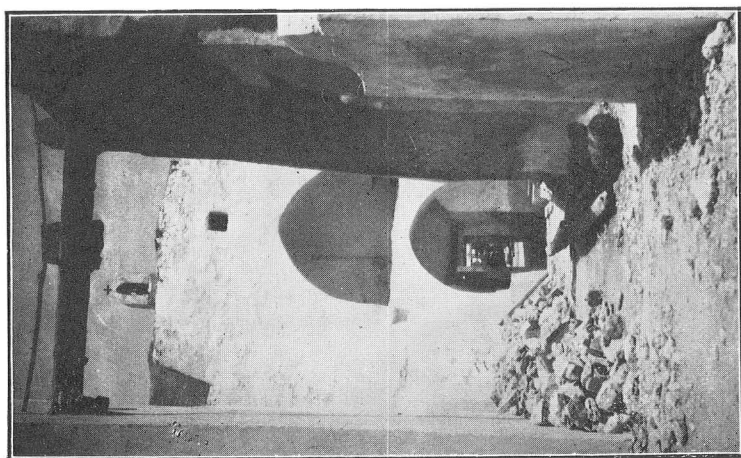
### Huitième Période.

1482 ap. J.C.

6 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent



Couvent de St. Makaire. Pont-Levis.



Pont-Levis à Deir Souriani.

d'El Sayida Baramous, (5) Couvent d'El Sourian, et (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama).

Dans cette période, les Couvents commencent à se réduire. Outre les trois qui ont été signalés comme ruinés, il y a un quatrième, celui (4) d'Anba Moussa (El Baramous), qui disparaît ; si j'attire l'attention du lecteur sur ce point, c'est que le (5) Couvent d'El Sayida Baramous qui a survécu au premier jusqu'aujourd'hui, est considéré par beaucoup de personnes comme étant le Couvent d'El Baramous, par suite de la similitude des deux noms, alors que ce n'est pas du tout le cas, et c'est bien le premier qui disparaît, et le second qui existe encore de nos jours. Ceci nous est confirmé aussi par le Père du Bernat, (*Nouveau Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant* T. II, p. 63), qui visita cette région en 1710, et nous dit qu'il partit du Monastère des Syriens pour celui de la Sainte Vierge (El Sayida) d'El Baramous. Une fois arrivé, il nous dit (p. 68) qu'à trois ou quatre portées de mousquet, on découvrait les tristes restes de dix ou douze édifices sacrés, assez près l'un de l'autre, parmi lesquels on nommait encore le Monastère de Moïse (le Noir) et l'Eglise des Saints Maxime et Timothée.

### Neuvième Période

1672 ap. J.C.

5 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent de Saint Jean le Nain, (4) Couvent d'El Sayida Baramous, (5) Couvent d'El Sourian.

Le nombre de Couvents dans cette période est encore en diminution, et c'est le (6) Couvent de Saint Jean le Noir (Youhanna Kama) qui disparaît. Le (3) Couvent de Saint Jean le Nain, quoique devant être fort délabré, je le marque néanmoins comme existant encore, car le Révérend Père Jean Coppin, Consul des Français à Damiette, qui visita le Désert de Saint Makaire, en 1638, nous dit dans son ouvrage « *Le Bouclier de l'Europe ou la Guerre Sainte* », p. 345, qu'il existait encore un petit dôme qui faisait partie d'une Eglise dédiée à Saint Jean le Petit (le Nain), et tout auprès, il y avait l'arbre qu'on appelait Shagaret El Ta'a (Arbre de l'Obéissance). Cet arbre étant situé dans le Couvent de ce Saint. Nous avons aussi le témoignage du Père Vansleb,

qui se rendit dans ce Désert en 1672, et qui nous raconte dans son livre « *Nouvelle Relation d'un Voyage fait en Egypte* » p. 228, que le Monastère de Saint Jean le Petit (le Nain), était à ce moment-là en fort mauvais état ; il est évident que cette phrase ne veut pas dire qu'il était en ruines, car, s'il l'était, il l'aurait dit. Le Père Vansleb fait mention aussi de l'arbre cité plus haut.

### Dixième Période

1710 ap. J.C.

4 Couvents : (1) Couvent de Saint Makaire, (2) Couvent d'Anba Bishay, (3) Couvent d'El Sayida Baramous, (4) Couvent d'El Sourian.

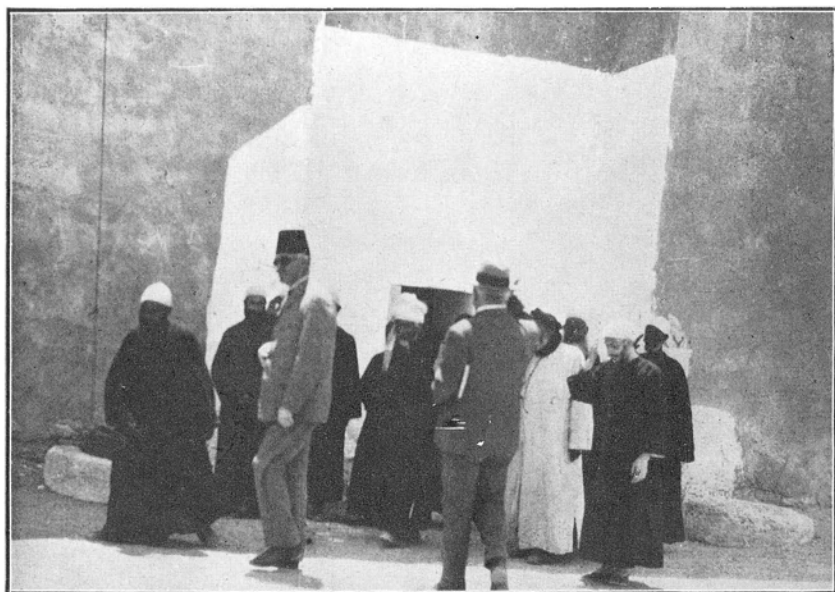
Lorsque le Père Du Bernat visita le Désert de Saint Makaire, en 1710, il ne nous mentionne dans son ouvrage cité plus haut, (pp. 26 à 82) que les quatre Couvents de cette période, et tous les autres ne formaient que des ruines. Il nous dit (p. 37) que les ossements de Saint Jean le Petit (le Nain) se trouvaient dans le Couvent de Saint Makaire. Quant à son Couvent, il nous dit qu'il était totalement ruiné, et nous signale la présence de l'Arbre de l'Obéissance qui s'y trouvait. Pour les moines qui se trouvaient dans les quatre Couvents, le Père Du Bernat nous dit (p. 33) qu'il y en avait quatre dans celui de Saint Makaire, autant dans celui d'Anba Bishay, et douze à quinze dans les Couvents d'El Sayida Baramous et d'El Sourian.

Le nombre des Couvents de cette période est celui qui subsiste jusqu'aujourd'hui, soit en 1931.

---



Entrée des cellules à Deir Anba Bishay.



Sortie du Couvent d'El Sayida Baramous.

# TABLES DE MATIÈRES

---

## PREMIÈRE PARTIE.

	Pages
<b>Le Wadi Natroun.</b> — Description Géographique.....	5
Description Historique.....	5
Produits.....	8

## DEUXIÈME PARTIE.

<b>Les Moines</b> — Avant la Conquête Arabe .....	15
Après la Conquête Arabe.....	23

## TROISIÈME PARTIE.

<b>Les Couvents.</b> — Avant la Conquête Arabe .....	28
Après la Conquête Arabe .....	34
Mémoire sur les Couvents Coptes de Wadi-Natroun .....	46
Superficie des Couvents .....	49
Propriétés des Couvents .....	50
<b>Conclusion.</b> — Première Période .....	51
Deuxième Période .....	52
Troisième Période .....	53
Quatrième Période .....	53
Cinquième Période.....	53
Sixième Période .....	54
Septième Période .....	55
Huitième Période .....	56
Neuvième Période .....	57
Dixième Période .....	57

---



